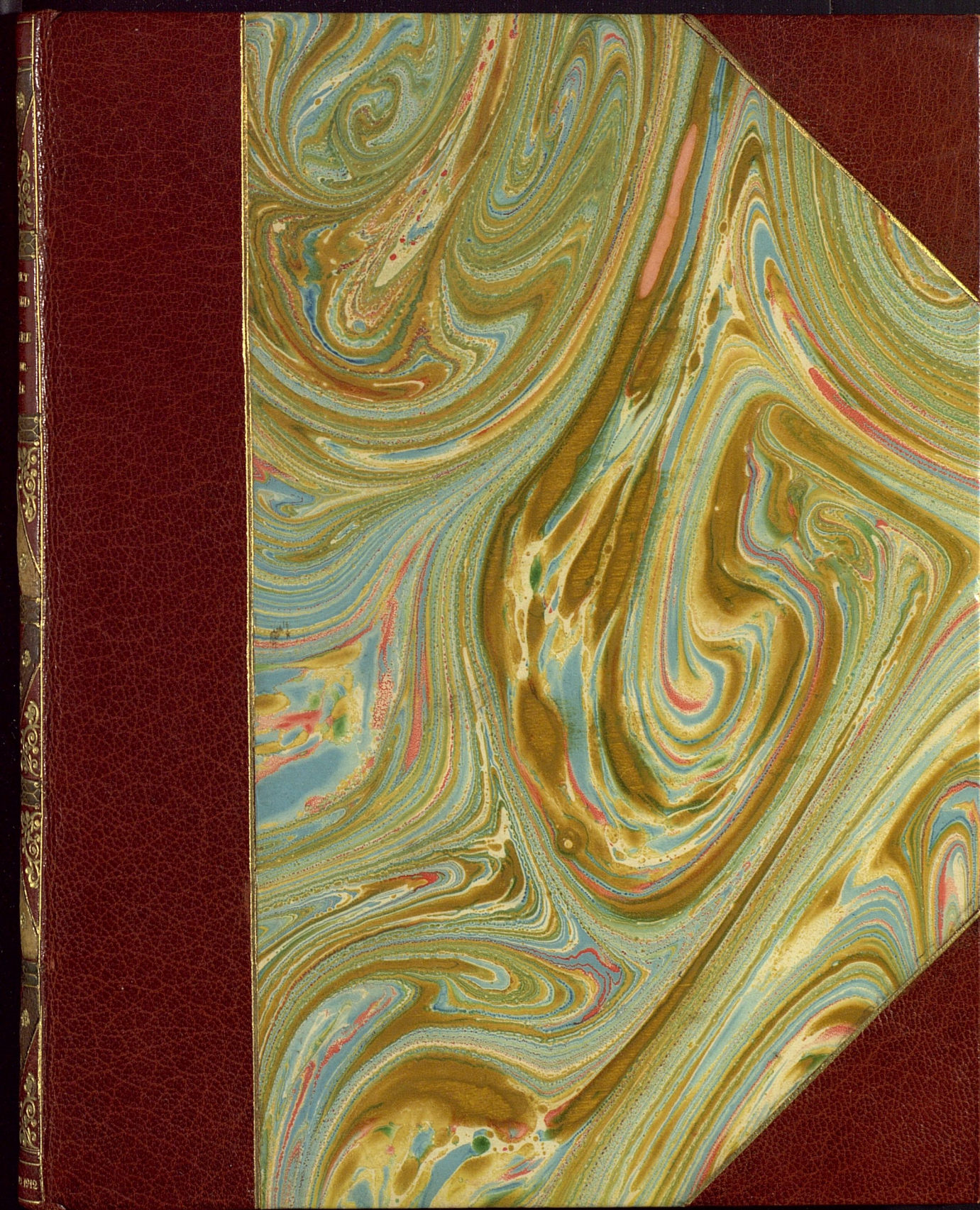
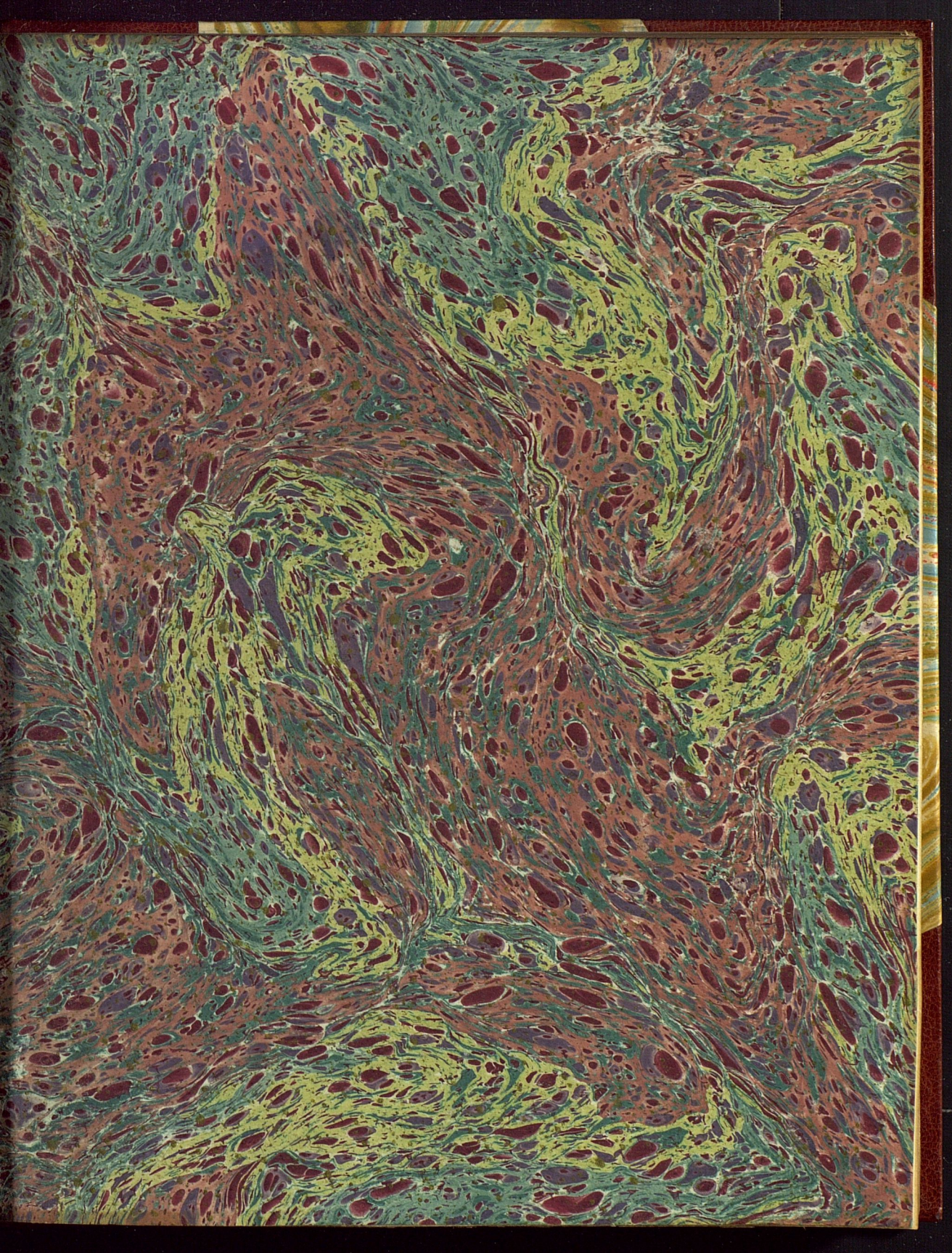
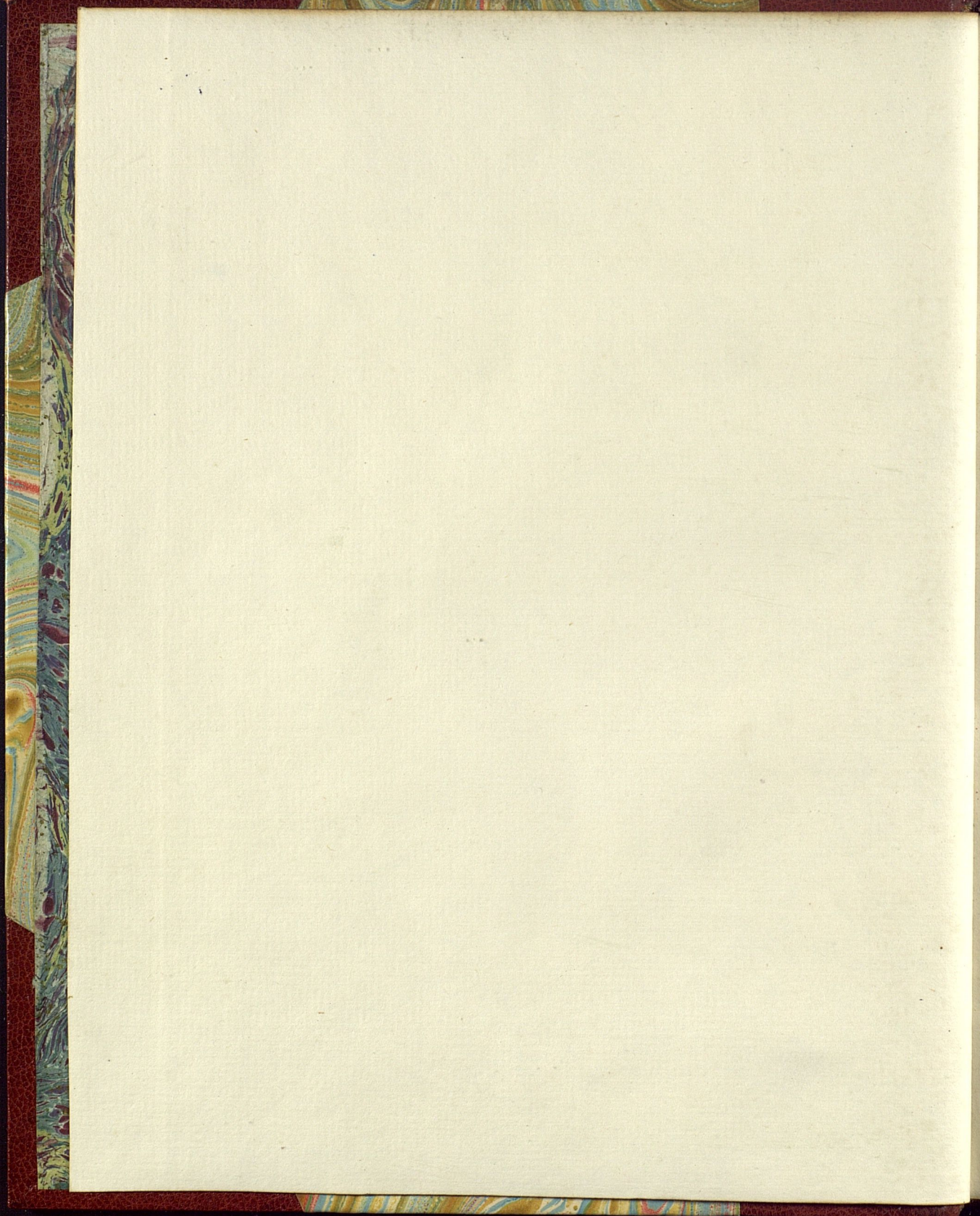






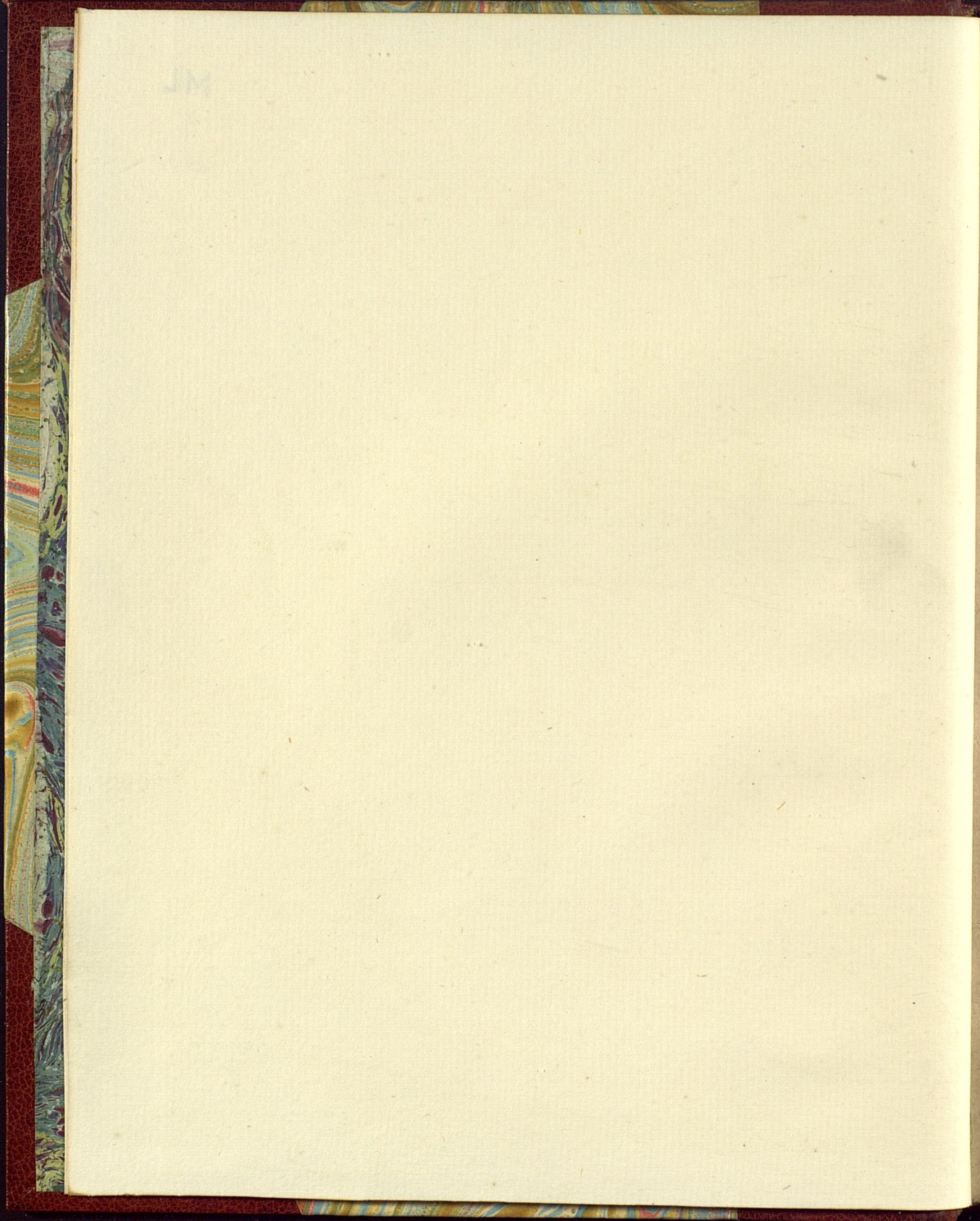




ML

A.

1st 1st



Albert GIRAUD

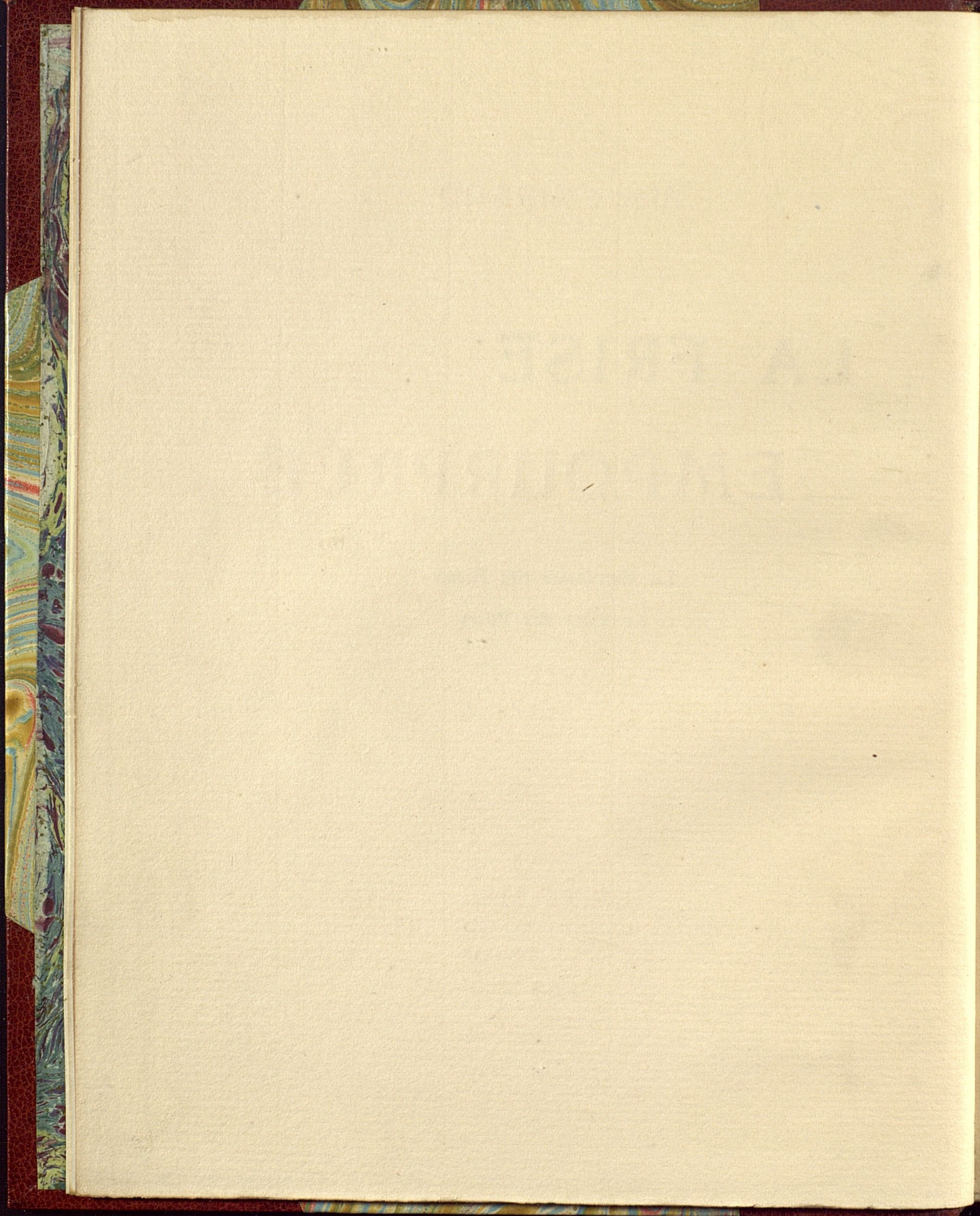
LA FRISE EMPOURPRÉE

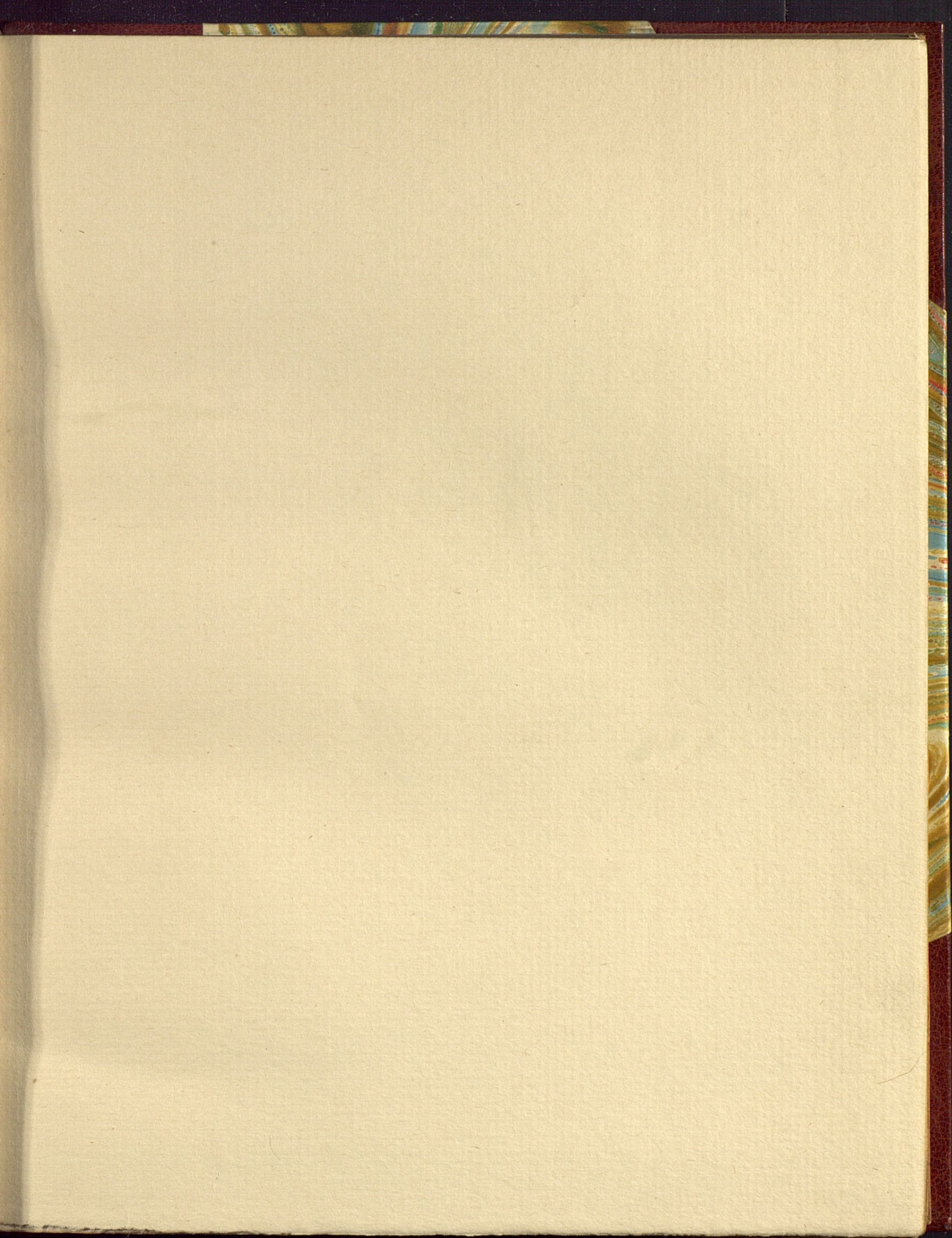
La Guirlande des Dieux

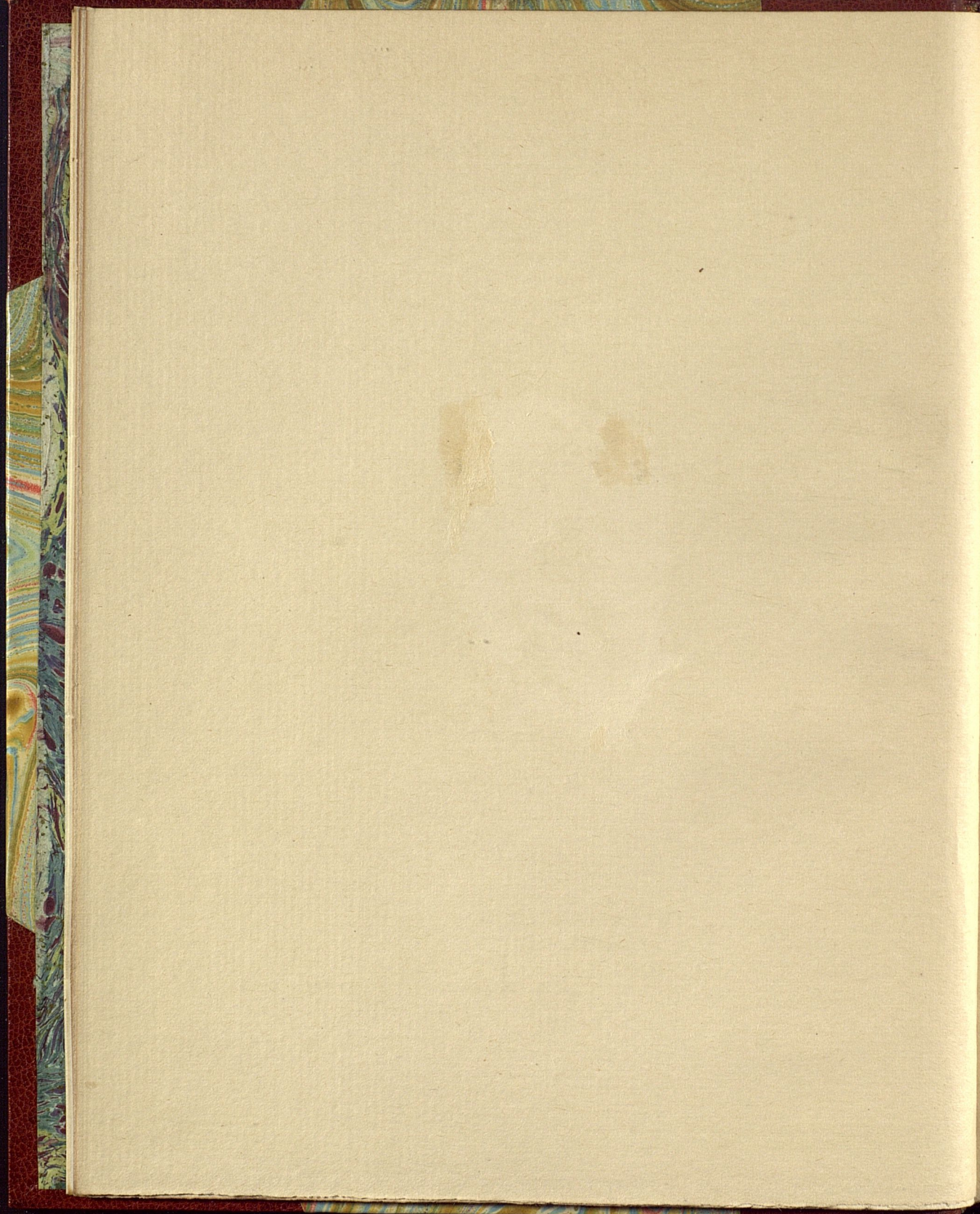
Le Sang des Roses

BRUXELLES
HENRI LAMERTIN, ÉDITEUR
58, RUE COUDENBERG

1912







à Georges LeKhoud

à l'artiste et à l'ami

Alcega Pizani

La Frise empourprée

La Guirlande des Dieux

Le Sang des Roses

DU MÊME AUTEUR

- Le Scribe Bruxelles, Hochsteyn, 1883.
- Pierrot Lunaire Paris, Lemerre, 1884.
- Le Parnasse de la Jeune-Belgique . . . Paris, Vanier, 1887.
- Hors du Siècle (première partie) . . . Paris, Vanier, 1888.
- Pierrot Narcisse Bruxelles, Lacomblez, 1891.
- Les Dernières Fêtes Bruxelles, Lacomblez, 1891.
- Hors du Siècle (deuxième partie) . . . Bruxelles, Lacomblez, 1894.
- Hors du Siècle (édition définitive) . . . Bruxelles, Lacomblez, 1897.
- Héros et Pierrots Paris, Fischbacher, 1898.
- Victor Hugo Bruxelles, Weissenbruch, 1902.
- Alfred de Vigny Bruxelles, Weissenbruch, 1902.
- Anthologie des Ecrivains belges . . . Bruxelles, Dechenne, 1908.
- La Guirlande des Dieux (ouvrage couronné par l'Académie française) . . . Bruxelles, Lamertin, 1910.

Albert GIRAUD

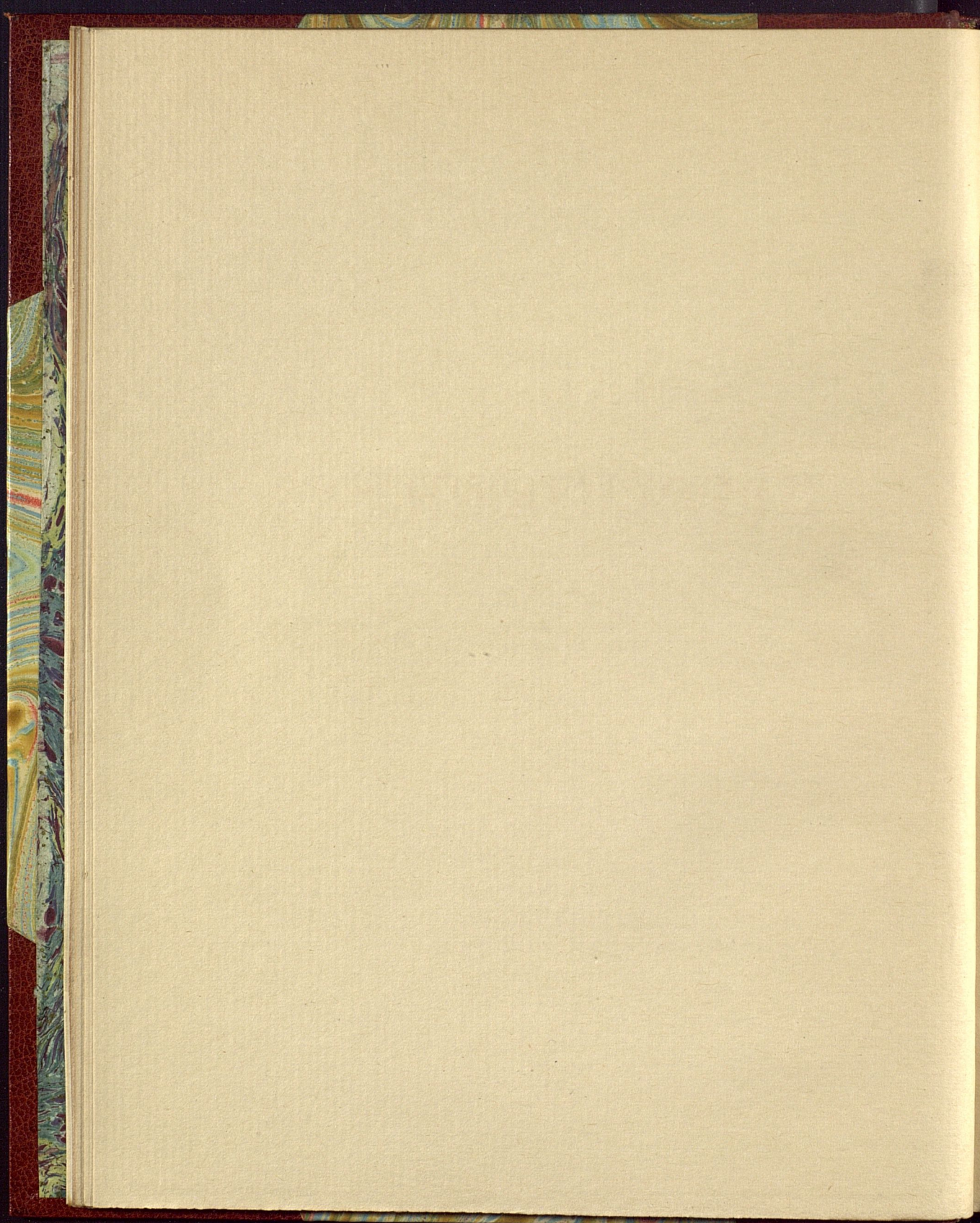
LA FRISE EMPOURPRÉE

La Guirlande des Dieux

Le Sang des Roses

BRUXELLES
HENRI LAMERTIN, ÉDITEUR
58, RUE COUDENBERG

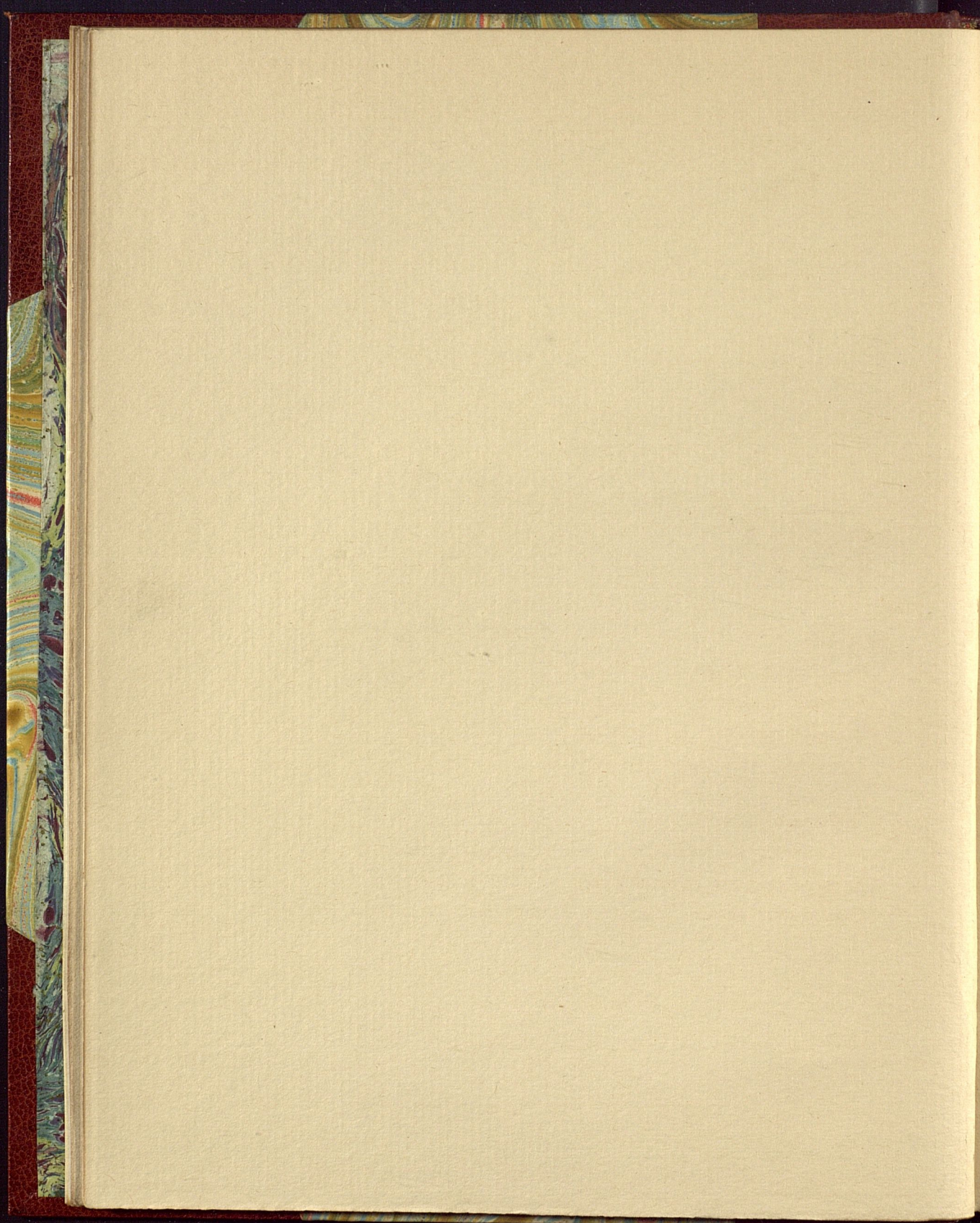
1912



LA FRISE EMPOURPRÉE

Paganisme immortel. es-tu mort ? On le dit
Mais Pan tout bas s'en moque et la Sirène en rit

SAINTE-BEUVE



LA FRISE EMPOURPRÉE

O Dieux que l'on croit morts et tombés en poussière !
Je vous ai retrouvés en descendant en moi.
Il suffit que l'amour fasse un acte de foi
Pour que vous remontiez à la douce lumière !

Je vous ai réveillés de votre songe obscur ;
Je vous ai replacés sur le front clair du temple,
Et seul je vous adore et seul je vous contemple
Quand vos gestes de marbre ennoblissent l'azur !

Mais en dormant en moi votre image sacrée
S'est colorée au sang qui fait battre mon cœur :
C'est pourquoi le fronton où trône votre cœur
Porte autour de sa grâce une frise empourprée !

PALLAS VENGEÉE

Moi, Pallas aux yeux gris, protectrice d'Athènes,
Mère des oliviers, fileuse aux doigts savants,
Je vous dicte ces vers pour les derniers servants
Que j'aurai quelque jour chez les races lointaines.

Je ne ressemble pas à ces dieux parvenus
Qui ne se montrent point à la plèbe servile :
Je me mêle vivante au peuple de ma ville
Et suis familière avec les inconnus.

Qu'ils sont délicieux ! Jamais race plus souple
N'a mieux mimé sa vie et chanté son plaisir :
Comme l'homme à la femme au moment du désir,
Dans leur esprit la force à la grâce s'accouple.

La vigne qui mûrit là-bas, près du ciel bleu,
Leur verse un vin léger, pareil à leurs cervelles ;
Dans leur parler charmant tous les mots ont des ailes ;
Leur travail souriant est aisé comme un jeu.

Parfois, pour l'élever au plus haut de lui-même,
J'effleure le doux front d'un éphèbe qui dort,
Et pour le seul laurier tout à coup, sans effort,
Jaillit vers l'Acropole un merveilleux poème !

Mes aèdes heureux, à mon premier appel,
Deviennent des soldats que la gloire illumine :
Sophocle danse nu, le soir de Salamine,
Et sa danse sacrée éblouit l'Archipel !

O race de guerriers, d'orateurs, de poètes !
Si conforme à la vie, à la grâce des cieus,
Que les Dieux, contemplant ton miracle joyeux,
Sur ta chère cité penchaient leurs calmes têtes.

O race qui naquis du pays de clarté,
Incarnée à jamais dans ton œuvre sereine,
Le rire est ta vertu, la fable, ton haleine,
Et par toi le barbare a connu la Beauté!

Mais, hélas! le temps vient où ma gloire s'éclipse :
Des Dieux nouveaux, couverts de sueur et de sang,
Dans le soir orageux passent en gémissant
Avec les chevaux blancs de leur Apocalypse!

D'affreux prophètes juifs souillent de leur odeur
La terre au nom divin qui fleurait l'ambrosie :
Sur mes autels brisés par les moines d'Asie
La Douleur qui grimace encense la Laideur.

Mon beau temple, où les voix des vierges se sont tues,
Hélas! sert d'écurie aux soudards étrangers,
Et je vois succomber dans des bras passagers
Le peuple violé de mes blanches statues!

Et sur les bas-reliefs de mon clair Parthénon
Dont la face de marbre est comme un pur visage,
Rendant plus belle encor la beauté qu'il outrage,
Lord Elgin, sans frémir, fait braquer le canon!

Dans son pays brumeux pour l'emmener captive,
Il arrache la frise au fronton amputé :
Avez-vous entendu le cri qu'elle a jeté
Lorsque la scie infâme a mordu sa chair vive?

Et maintenant encor, dans l'azur indigné,
Sous la pourpre du soir, vainement maternelle,
La voyez-vous pleurer, la blessure éternelle
Par laquelle autrefois tout mon rêve a saigné?

Mais au lieu de gémir sur l'Acropole morte,
Sur ma gloire offensée et mon nom désappris,
J'ai suivi dans l'exil les splendides débris
Et mon aile est mêlée au vent qui les emporte!

Et loin du sol natal, près d'une sombre mer,
Sous l'âpre ciel du Nord, lourd de brume et de pluie,
Dans l'île où le soleil est barbouillé de suie
J'ai veillé tendrement sur les fils de ma chair.

Et quand au rire épais du barbare exposées,
La foule les frôlait dans leur deuil outragé,
Étrangère comme eux, mon âme a partagé
Leur supplice muet dans les pâles Musées.

Mais l'esprit qui jadis palpitait dans leurs flancs
Et qui flotte autour d'eux comme une odeur lointaine
Pénètre quelquefois dans la pensée hautaine
D'un hardi jeune lord aux traits étincelants.

Et fouettés jusqu'au sang par leur plus fier poète,
Les ravisseurs de Dieux se frapperont le front
Lorsque sur mon rivage anx flots bleus ils verront
Byron m'offrir sa mort comme on offre une fête!...

Avec Goethe et Schiller j'ai quelquefois erré
Sous les tilleuls en fleurs de leurs villes rhénanes,
Et leur ai gravement, un soir, loin des profanes,
Dévoilé tout à coup mon visage sacré.

Mais je garde à jamais la plus tendre mémoire
De cette Ile de France, où sont les saules gris,
De son âme rapide et de ce grand Paris
Dont les pieds sont baignés par un fleuve de gloire!

Là, souvent, oubliant le deuil qui m'accablait,
A mon caprice ailé changeant le cours des choses,
Comme j'ai doucement, parmi l'ombre des roses,
Sur les lèvres baisé La Fontaine et Musset!...

C'est ainsi que je t'ai, chez les races lointaines,
Dans les cerveaux obscurs, sous des cieux affligés,
Avec ta grâce fière et tes gestes légers
Fais survivre en pensée, ô lumineuse Athènes!

Que de tous les pays, par ton charme aimanté,
Vers mon temple et sa plaie auguste, d'âge en âge,
Un long peuple fervent vogue en pèlerinage
Pour fleurir son génie à ta divinité;

Et que, malgré le cap nocturne qui te masque,
Sur l'Acropole d'or, dans le matin vermeil,
Avec les yeux du rêve il voit luire au soleil
La pointe de la lance et l'aigrette du casque!

LA PREMIÈRE ROSE

Grâce du jeune azur et du premier printemps,
Traînant autour de soi l'âme éparse du monde,
Vénus, dont la démarche a le rythme de l'onde,
Passe, le front ailé de ramiers palpitants.

Un rosier, le premier sous les cieux éclatants,
Vers le rayonnement de sa chair rose et blonde
Tourne son cœur gonflé d'une extase profonde
Et comme avec des yeux la regarde longtemps.

Un désir inconnu tout à coup le pénètre :
Quelque chose de frêle et de charmant va naître ;
Aphrodite lui rend son regard et sourit...

Et la plante, qui veut se montrer digne d'elle,
En louant la déesse à son tour devient belle
Et pour lui murmurer : « Je vous aime ! » fleurit !

LA NAISSANCE DE VÉNUS

.

Le fier adolescent au magique visage,
Ivre d'espace et d'air, de lumière et de vent,
Les cheveux caressés par le soleil levant,
Dissipe sa langueur nocturne sur la plage.

Enfance du matin ! Aurore de l'amour !
Qu'il est triste et charmant, le mal qui le dévore !
Tremblant comme une fleur qui souffrirait d'éclore,
Son cœur s'épanouit à la candeur du jour !

De lointains cris d'oiseaux, prophétiques et vagues,
Passent dans le ciel pâle avec de longs sanglots :
De quel délice amer parlent entre eux les flots?
De quel âpre bonheur s'entretiennent les vagues?

Oh! comme elle est en proie aux rêves précurseurs
Et comme elle est avide et craint ce qu'elle espère,
Sa bouche humide encor du baiser de sa mère,
Et que trouble déjà le baiser de ses sœurs!

O vin de la jeunesse! O puberté sacrée!
Toi qui sais par ta force évoquer l'être cher
Et qui pour un moment transfigures la chair!
Verse sur cet enfant l'illusion qui crée!

Miracle! Ses doux bras s'ouvrent pour la saisir
Et le frisson viril dilate sa narine!...
Comme en Grèce autrefois de l'écume marine
Aphrodite aujourd'hui naîtra de son désir!

LA SIESTE DIVINE

Dans son palais vermeil, sur le mont radieux,
Abreuvé de nectar, ses trois paupières closes,
Jupiter aquilin s'endort parmi les roses,
Fatigué de penser les hommes et les Dieux.

Mais le sommeil a beau fermer ses vastes yeux ;
L'antique animateur des êtres et des choses
N'interrompt pas le cours de ses métamorphoses :
Sa sieste est abondante en rêves merveilleux.

Et lorsqu'à son réveil il voit le Minotaure,
Les seins aigus du Sphinx, la croupe du Centaure,
Les neuf têtes de l'Hydre et leurs langues de feu,

Il rit en s'admirant dans les monstres qu'il crée
Et son hilarité juvénile et sacrée
D'un tumulte de joie emplit le gouffre bleu.

AU TOMBEAU D'HYACINTHE

Sous ce saule tremblant gît le jeune Hyacinthe
Qui mourut en sa fleur de la main d'Apollon.
Un artiste inconnu sculpta ce médaillon
Où sa tête d'enfant sourit, de lauriers ceinte.

Apollon de Délos l'aima d'un doux amour
Dans l'énergique élan de sa ferveur première
Et lui dora le front d'un baiser de lumière.
Dont l'éclat survivait à la gloire du jour.

Dans sa chair palpait la grâce de la vie
Et la sérénité du matin dans ses yeux :
Quand du fils de Latone il partageait les jeux,
Les mères le suivaient d'un regard plein d'envie.

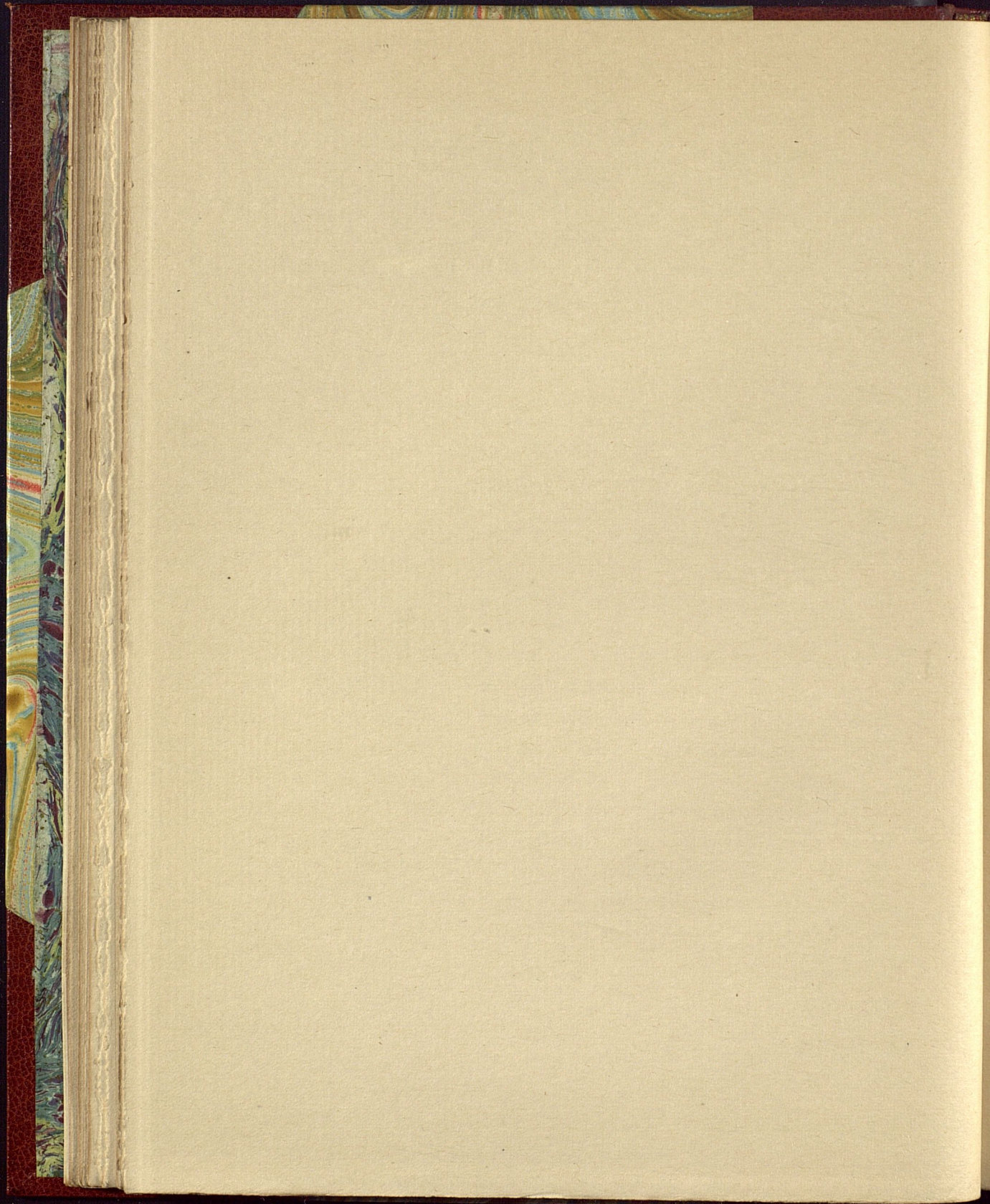
Hélas ! un soir d'orage où le Dieu triomphant
Jouait au jeu de l'arc avec l'ami trop frêle,
Par mégarde frappé d'une flèche infidèle,
Hyacinthe exhala sa claire âme d'enfant.

L'Archer désespéré maudit ses lâches armes,
Sanglota comme un homme et, dans le sang vermeil
Traînant à longs soupirs ses cheveux de soleil,
Versa sur le cadavre un lent fleuve de larmes.

Ainsi toute la nuit il pleura tendrement ;
Mais à l'aube, appelé par ses travaux sans nombre,
Il donne en s'éloignant, pour calmer la chère ombre,
A la plus belle fleur le nom de son amant.

Enfants ! si votre cœur au charme de la vie,
Facile et plantureuse ainsi qu'un gai festin.
Préfère le mortel danger d'un haut destin,
Répondez à l'amour du Dieu qui vous convie !

Mais si vous voulez vivre en joie et mourir vieux,
Ayant pris votre part du bonheur de la terre,
Gardez-vous de quitter la route héréditaire
Et ne vous mêlez pas aux mâles jeux des Dieux!



LE SECRET DU SPHINX

Près de Thèbes, la nuit, sous un ciel de tempête
Et de crise, où de noirs nuages orageux
Luttent avec la lune en leurs sinistres jeux,
Baille lugubrement la grotte de la Bête.

Sur le sol abreuvé par le sang des héros
Gisent épars, derniers vestiges de leur rêve,
Des débris de cuirasse et des tronçons de glaive,
Et polis par des dents monstrueuses, des os.

Tout à coup, réveillé par la faim de son ventre,
Ses crins roux de lion sous des ailes d'oiseau,
L'œil aigu plein de flammes vertes, le museau
Vers la lune, le Sphinx se dresse au seuil de l'ancre.

Miaulant d'épouvante il a senti courir
Le frisson de la mort le long de ses vertèbres ;
Un pas guerrier résonne au loin dans les ténèbres,
Et le monstre inquiet flaire Œdipe venir.

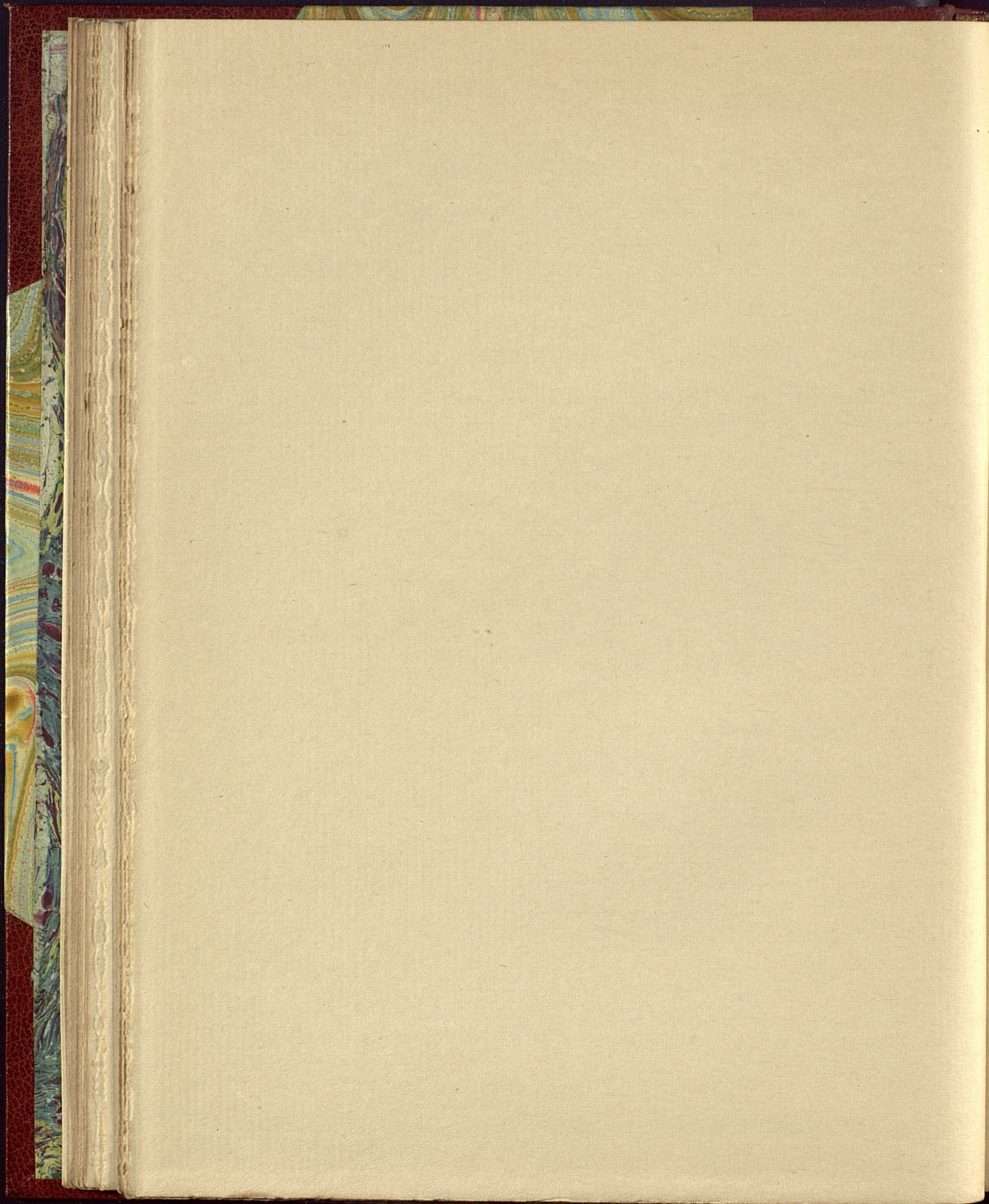
Mais avant que le fils de Laïus ne débouche
Dans le défilé morne où la Bête l'attend,
Mercure en un éclair fond du ciel éclatant,
Une fleur à l'oreille et le rire à la bouche !

Il danse autour du Sphinx sa danse de clarté,
Lui caresse les flancs de son doux caducée :
« Ah ! Ah ! Ton heure avance et ta gloire est passée !
« Tâche au moins, par les Dieux ! de mourir en beauté !

« Quand tu verras surgir le héros qui devine,
« Rends par ton attitude hommage à Jupiter :
« Au suprême moment souviens-toi que ta chair
« Naquit du songe obscur de la sieste divine !

« Meurs stoïque ! Et que nul ne se doute ici-bas
« Qu'en demandant le mot de ton énigme vaine
« A tous ceux qui tombaient sous ta griffe soudaine,
« Toi-même, ô tourmenteur ! ne le connaissais pas ! »

— Alors, comme emporté par son éclat de rire,
Mercure fend la nuit de son talon ailé,
Et le Sphinx au tournant du sombre défilé
D'Œdipe apparaissant voit les armes reluire.



PAN

O couples qui passez en nouant une ronde
Sous les arbres penchants !
Lorsque vous pénétrez dans la forêt profonde,
Interrompez vos chants !

On entend respirer dans la sylvie paisible
Un sommeil ignoré :
Au fond des gouffres verts quelqu'un dort invisible
Dont le rêve est sacré.

De troubler ce dormeur que le Destin vous garde !
Il est encore des Dieux !
Et l'écorce des longs peupliers vous regarde
Avec de vagues yeux !...

LA NAISSANCE D'ARÈS

Héra, déesse enfant, pareille au matin clair,
Dans le calme jardin de sa blanche demeure
Charme de ses pieds nus le gazon qu'elle effleure
Et suit l'ombreux sentier qui descend vers la mer.

D'invisibles Eros dans la fraîcheur de l'air
Lui font plus tendre encor la tendresse de l'heure
Et la brise qui vient à sa rencontre fleure
Un parfum aussi pur que celui de sa chair.

Une rose de Mai, candide, à peine ouverte
Est là qui lui sourit comme une bouche offerte :
La belle enfant la baise et ne la cueille pas.

Mais soudain elle pousse un long cri de détresse,
Car de ce doux baiser de fleur et de déesse
Naît dans le sang Arès, le dur dieu des combats !

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR

Cette nuit, j'ai rêvé que les Dieux étaient morts.
Leurs cadavres jonchaient la grève ensanglantée ;
L'Olympe était en feu; l'âme de Prométhée
Revivait dans la flamme et dansait sur leurs corps.

Abandonnant son arc et ses flèches souillées,
Eros seul avait fui dans l'ombre, les yeux fous,
Vers la mer. Il était tombé sur les genoux
Et râlait, battant l'air de ses ailes brûlées.

Sur le rivage noir, loin de l'âtre charnier,
Il râlait, chassé par la flamme sacrilège,
Avec le lourd regard d'un félin pris au piège,
Et premier-né des Dieux, succombait le dernier.

Ainsi que pour mourir un animal se couche,
Prostré dans les varechs, parmi l'odeur des flots,
Il dardait, convulsif et mordant ses sanglots,
Sur l'affreux Océan sa prunelle farouche.

Immobile et muet, il écoutait rugir
Dans sa trompe d'airain la tempête géante,
Lorsqu'il vit tout à coup d'une vague béante
Un peuple furieux de fantômes surgir

Qui, tendant vers son mal des poings inexorables,
Le blasphème à la bouche et la vengeance au cœur,
En se penchant sur lui s'écrièrent en chœur :
« Voilà l'enfant cruel qui nous fit misérables !

« Voilà le Dieu menteur, le Dieu prostitué !
« Femme aux bras des amants, amant aux bras des femmes,
« L'incube et le succube aux caresses infâmes,
« Et pour qui nous avons trahi, volé, tué!...

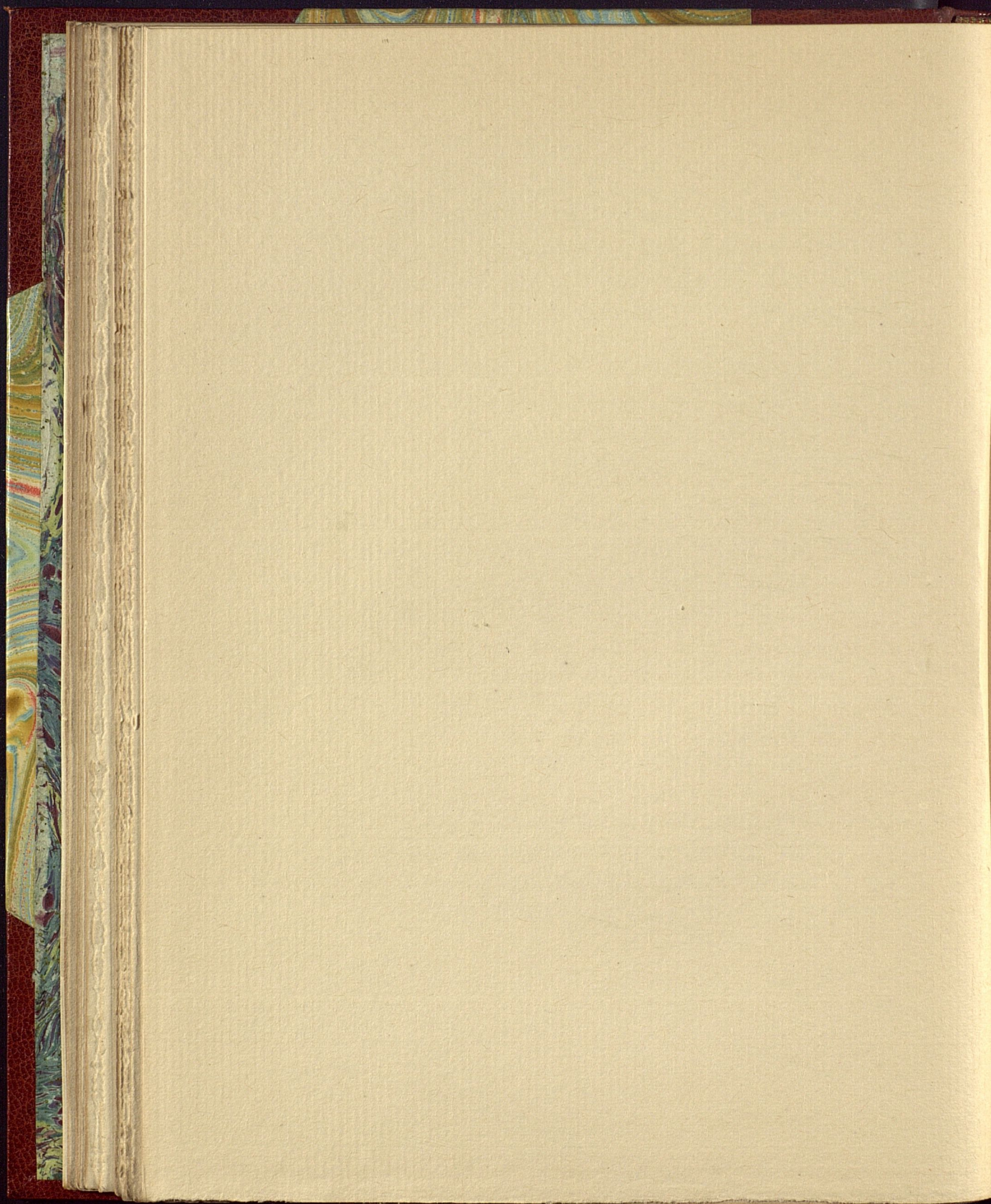
« O toi que nous servions dans le sang et les larmes,
« En jetant un tapis de crimes sous tes pas !
« Quand tu nous torturais, tu ne prévoyais pas
« Qu'un jour nous te verrions impuissant et sans armes !

« Meurs enfin à nos pieds, Dieu des cœurs parjurés !
« Sur le rivage amer, loin de l'Olympe en cendre,
« Et saigne tout le sang que tu nous fis répandre
« Et pleure tous les pleurs que nous avons pleurés ! »

Ainsi leur âpre voix, mêlée à la tempête,
Retentissait dans l'ombre à travers le brouillard...
Mais Eros, relevant soudain sa jeune tête,
Les enveloppa tous d'un suprême regard.

L'orage s'apaisa. D'ardents nuages roses
Fleurirent le ciel tendre et redevenu bleu.
L'aurore aux lèvres d'or sur le doux front du Dieu
Fit pleuvoir de l'azur un déluge de roses.

L'écume du flot blond chanta comme un oiseau,
Un fier parfum traîna dans la brise marine...
Couvrant de vains baisers la dépouille divine,
Les victimes d'Eros pleuraient sur leur bourreau !



LE MALÉFICE

L'affranchi grec, le beau Bathylle au clair sourire,
Fatigué des ardeurs d'un amour vieillissant,
A quitté le palais illustre, délaissant
L'amante échevelée et lasse de maudire.

Par une sombre nuit elle a, dans son délire,
Modelé de ses mains l'image de l'absent
Et, comme dans l'espoir d'en voir jaillir du sang,
De ses épingles d'or percé le cœur de cire.

Au même instant, là-bas, l'oublieux trop aimé,
Se redressant soudain sur le lit parfumé,
S'interrompt de baiser sa nouvelle maîtresse,

Et pâle de terreur écoute dans le vent,
Comme l'appel lointain d'une vie en détresse,
Le cri de la chouette et de l'engoulevent.

MATRES DOLOROSÆ

Europe, Io, Lèda, Danaé, Sémélé !
Vous dont le nom répand un parfum d'ambroisie !
O rouges fleurs de sang au calice brûlé !
O vierges dont la chair passive fut choisie
Pour être le plaisir d'un Dieu vite envolé !
Vous dont le nom répand un parfum d'ambroisie,
Europe, Io, Lèda, Danaé, Sémélé !

Mes rimes en pleurant baisent votre front pâle,
Martyres aux seins lourds, aux grands yeux douloureux !
O morne proie offerte à la fureur du mâle !
Brebis d'un sacrifice ardent et ténébreux
Dont l'écho fabuleux répète encor le rôle,
Martyres aux seins lourds, aux grands yeux douloureux,
Mes rimes en pleurant baisent votre front pâle !

Si vous l'aviez connu, vous l'eussiez repoussé,
Le Dieu qui vous joua par ses métamorphoses !
Ni le cygne au col blanc, ni le taureau dressé,
Ni le viril soleil pleuvant sur vos seins roses
N'ont fait battre d'amour votre cœur offensé !
Le Dieu qui vous joua par ses métamorphoses,
Si vous l'aviez connu, vous l'eussiez repoussé !

Femmes sans votre aveu, puis mères par surprise,
Porteuses de géants dans vos flancs distendus !
Dépouille indifférente au Dieu qui vous méprise
Et n'entend même pas vos sanglots éperdus,
Le malheur vous couronne et le destin vous brise !
Porteuses de géants dans vos flancs distendus,
Femmes sans votre aveu, puis mères par surprise !

La Nuit derrière vous fait un signe à la Mort
Lorsqu'au fond des forêts vous errez solitaires !
Et tandis que là-haut, insensible au remord,
L'amant divin qui songe à de nouveaux mystères
Dans son palais de flamme, ivre de vous, s'endort,
Lorsqu'au fond des forêts vous errez solitaires
La Nuit derrière vous fait un signe à la Mort !

Quand le héros jaillit de vos chaires pantelantes,
Soudain vous retrouvez le père dans l'enfant
Qui déjà vers les Dieux tend des mains violentes
Et gravira bientôt l'Olympe triomphant !
O douleurs sans espoir ! ô gésines sanglantes !
Soudain vous retrouvez le père dans l'enfant,
Quand le héros jaillit de vos chairs pantelantes !

Ah ! puissiez-vous dormir, et pour l'éternité,
Du sommeil épuisé qui suit la délivrance !
Puisse l'eau magnétique et sombre du Léthé
Recouvrir à jamais de son indifférence
Le long cri maternel que vous avez jeté !
Du sommeil épuisé qui suit la délivrance
Ah ! puissiez-vous dormir, et pour l'éternité,

Sous mes rimes en pleurs baisant votre front pâle !
Ah ! puissiez-vous dormir sans rêves, pour toujours,
Loin du maître lascif et des pièges du mâle,
Porteuses de géants, martyres aux seins lourds
Dont l'écho fabuleux répète encor le râle !
Ah ! puissiez-vous dormir sans rêves, pour toujours,
Sous mes rimes en pleurs baisant votre front pâle,

Europe, Io, Lédà, Danaé, Sémélé !
Vous dont le nom répand un parfum d'ambroisie !
O rouges fleurs de sang au calice brûlé !
O vierges dont la chair passive fut choisie
Pour être le plaisir d'un Dieu vite envolé !
Vous dont le nom répand un parfum d'ambroisie,
Europe, Io, Lédà, Danaé, Sémélé !

LA PLAINTÉ D'AMPHITRITE

J'ai surpris ton secret, ô jeune homme anxieux !
Toi que l'on voit, à l'heure où la lune se lève,
Menant ta solitude avec toi sur la grève,
Dans mes brouillards marins plonger tes sombres yeux.

Ce qui t'attire, hélas ! ce ne sont pas mes Dieux
Dont l'apparition éblouissante et brève,
Le fier trident au poing, sur des conques de rêve,
Emplit mes vrais amants d'un délire pieux ;

Ce ne sont ni mes astres verts, ni mes tempêtes,
Ni mes dauphins joueurs, mêlant leurs folles têtes
Au sillage écumeux des rapides vaisseaux ;

Non ! c'est un souvenir d'alcove qui l'obsède :
Par les soirs orageux, dans le vent souple et tiède,
L'âcre odeur de Vénus nage encor sur mes eaux !

LE CRUEL ÉTÉ

L'Été royal, le fauve et despotique Été,
Serre en ses poings ardents le monde qu'il accable
La vie est suspendue et le ciel implacable
Vêt la terre et les bois d'un linceul de clarté.

L'homme dort pesamment. Rien n'aime, rien ne pense.
Tout flambe. Tout se tait. Là-haut, le désert bleu
D'où le profond soleil, comme un gouffre de feu,
Répand d'un seul flot d'or l'angoisse et le silence.

Pas une aile d'oiseau. Pas un souffle d'air pur.
Pas un rire de source à la bouche de l'ancre.
Les poissons échoués gisent, montrant leur ventre.
La lumière et la mort s'accouplent dans l'azur.

O Zeus ! Ton aigle roux s'est dressé dans son aire !
Le vaste ciel n'est plus que l'éclair de tes yeux !
Tu fronces tout à coup tes sourcils radieux
Et l'abîme muet s'emplit d'un long tonnerre !

LES VOIX CIMMÉRIENNES

Jeune héros! Arrête! Et puisque Jupiter
T'a permis d'aborder ces rives,
Dans la funèbre nuit et le brouillard amer
Tends l'oreille à nos voix plaintives!

Ne nous fais point de mal! Foule d'un pied songeur
Et léger la noire prairie!
Elle vit sous tes pas, car tout, ô voyageur!
Est plein d'âmes en Cimmérie.

Tout, le gazon sans fleurs, les arbres soucieux,
Les mornes flots du fleuve sombre,
Les rochers, l'air épais qui t'opprime, les cieux,
Tout vit et te parle dans l'ombre.

Notre vol féminin frôle ton front charmant
Et notre plainte entrecoupée
Suit d'un mystérieux et long roucoulement
Le mâle vent de ton épée.

Arrête! O voyageur! Ne reconnais-tu pas
Dans les soupirs et les prières
De ce dolent essaim qui t'implore tout bas
De vieilles voix familières?

Tes aïeux redoutés, ta mère au cœur fervent,
Tes amis tombés sous le glaive
Et les filles de roi dont les yeux si souvent
D'un regard étoilaient ton rêve?

Ne les entends-tu pas? Leur vol se fait plus lent...
Quelle est donc cette âme qui pleure
Et voudrait se poser comme un baiser tremblant
Sur ta jeune chair qu'elle effleure?

Elle a fui, mais sans trêve, à travers les halliers,
Autour de ta grâce d'éphèbe,
Gémissent dans l'horreur de la nuit, par milliers,
Les sombres ramiers de l'Erèbe.

O jeune et beau guerrier ! Arrête ! Écoute-nous !
Pitié ! Souviens-toi dans ton âme
Que les cœurs les plus fiers sont aussi les plus doux
Et que tu naquis d'une femme !

Ce que nous regrettons dans ces funèbres lieux,
Parmi ces obscures ramées,
Depuis que l'âpre Mort d'un geste impérieux
Glaça nos paupières fermées,

Ce n'est pas le vin lourd qui dort dans nos celliers,
Les coffres pleins d'étoffes rares,
Ni les coupes d'argent, ni les durs boucliers,
Ni les dépouilles des barbares,

Non ! pas même l'orgueil d'être un chef indompté
Qui, suivi d'amis intrépides,
S'en va porter au loin le nom de la cité
Sur ses chars et ses nef's rapides,

Mais la fête du ciel, de la terre et des eaux,
La caresse éparse des choses,
Les ailes dans les bois, le vent dans les roseaux,
L'éternel miracle des roses,

Mais de ne plus jouir de la beauté du jour
Ni du profond baiser qui laisse
A la pourpre du sang une saveur d'amour
Sur les lèvres de la jeunesse!

Arrête! O voyageur! Ne nous écrase pas!
Et si notre sort t'apitoie,
Sans attendre un instant retourne sur tes pas
Vers la lumière et vers la joie!

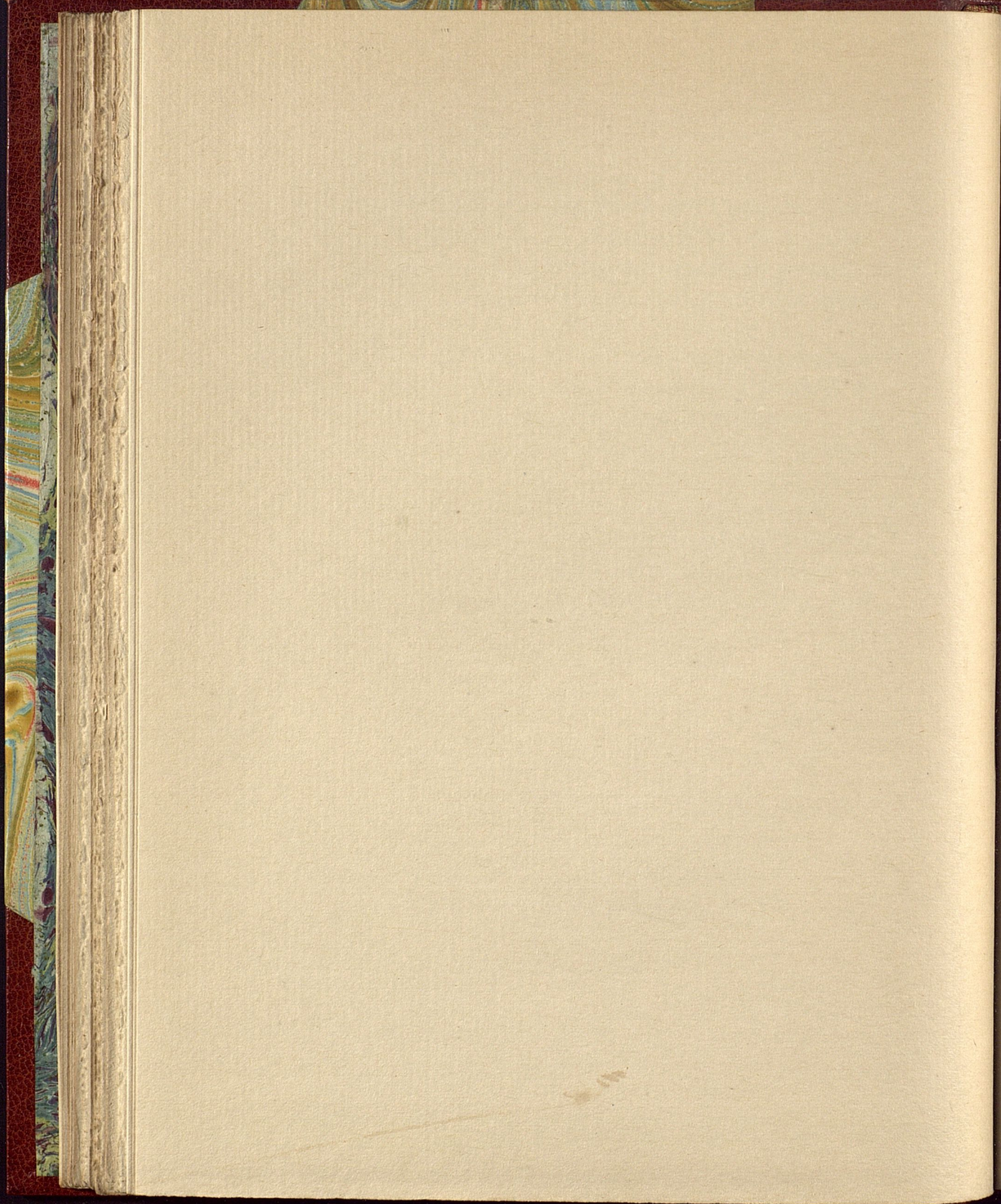
Et dès que tu verras de l'océan lointain
Naître les îles bien-aimées,
Et de leurs toits rêveurs dans l'azur du matin
S'élever les blondes fumées,

Descends comme un voleur sur le sable marin;
Puis dans l'herbe éclatante et verte
Va-t-en vite cueillir d'une pieuse main
La première fleur entr'ouverte!

Et quand le tendre chœur des vierges aux doux bras
Viendra jouer sur le rivage,
A la première enfant que tu rencontreras
Donne à baiser la fleur sauvage!

Puis regagne ta nef, et, puisqu'il plaît aux Dieux
De protéger ta jeune tête,
Reviens, ô voyageur! en ces funèbres lieux
Parmi la foudre et la tempête!

Reviens! Et laisse-nous dans l'ombre, à notre tour,
Respirer d'une âme ravie
Pour la dernière fois le parfum de l'amour
Et la fraîche odeur de la vie!



LE VIOL

La ville est prise ! Le soir tombe : un palais brûle.
La flamme au front des tours tord ses cheveux dressés.
L'odeur du sang se mêle au râle des blessés
Et l'appel des clairons perce le crépuscule.

Des coups de feu lointains ; puis, dans l'obscurité
Et dans le long silence anxieux, un bruit d'armes...
Une fuite d'enfants et de femmes en larmes,
Et derrière leurs cris, un pas précipité...

Un Dieu vertigineux naît dans les cœurs farouches :
Ivre d'horreur, Arès, échappé du combat,
A bondi sur sa proie et le fer qui s'abat
Dans la chair pâle et blonde ouvre d'horribles bouches !

Que la victoire est douce avec ses bras sanglants !
Que les noces des soirs de massacre sont belles !
La blessure et la bouche ont des lèvres jumelles
Et l'Amour et la Mort font les mêmes yeux blancs !

ART POÉTIQUE

Ecoute l'esthète avec ironie !
Ris de son jargon qui te fait pitié !
Le talent tout seul n'est pas le génie ;
Non, mon cher enfant, c'en est la moitié.

Brandis, si tu peux, la lourde massue,
Mais sache avec art cacher ton effort :
Être violent n'est pas être fort ;
Jamais, quoi qu'il fasse, Apollon ne sue !

Apprends à choisir : tout le reste est vain.
Recherche le style et fuis la manière;
Et retiens ceci : le vrai don divin
C'est la force souple et la grâce fière !

GANYMÈDE

Mais si je veux jouer, qui jouera
avec moi ?

LUCIEN.

A la table des Dieux, le naïf enfançon
Dont la claire beauté procure à tous la joie,
Ganymède que l'aigle a choisi pour sa proie
Débute en remplissant l'office d'échanson.

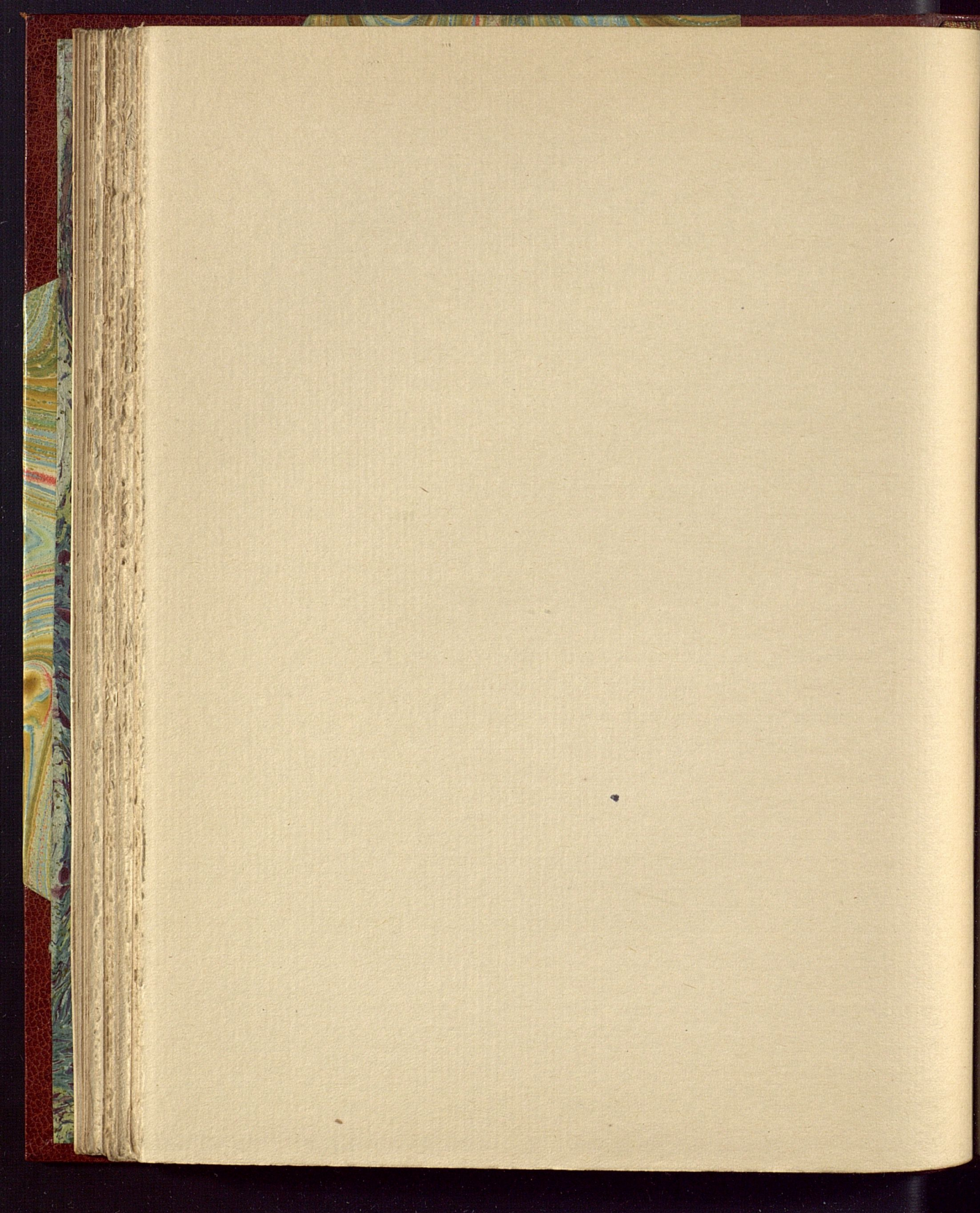
Sur ses lèvres de fleur palpite une chanson.
Sa simplesse attendrit le festin qui flamboie :
Aphrodite le flatte et Mercure le choie
Pour avoir sans erreur retenu sa leçon.

Soudain distrait, l'enfant ne verse plus à boire
Et Zeus, qui sourit dans sa large barbe noire,
Lui dit : « N'es-tu donc pas heureux en ce palais?... »

— « Si ! lui répond l'enfant de sa voix cristalline,
Mais j'aperçois là-bas, au flanc de la colline,
Deux pâtres, mes amis, jouer aux osselets ! »

UNE IMAGE D'ANACRÉON

Tu fuis, par dédain pour mes cheveux blancs,
Parce que ta chair a l'éclat des roses !
Mais au bord de l'eau vois ces lys tremblants :
Comme ils sont beaux, mêlés aux roses !



LE PIÈGE

Eros cruel et doux d'un geste impérieux
Ordonne qu'à ses pieds divins je m'agenouille :
De tout ce qui fut moi le maître me dépouille,
Me baise sur la bouche et me bande les yeux.

Puis saisissant ma main, sans parler, d'un coup d'aile
Il me traîne à sa suite en un élan si prompt
Que je sens retomber en flammes sur mon front
La chevelure d'or de sa torche immortelle !

Il m'entraîne et sa course écrase par milliers
Les lèvres et les fleurs d'invisibles rosiers
Dont l'haleine se mêle à des soupirs de flûte.

Mais plus loin c'est la mer !... Assez ! Lâche ma main !
Arrête ! Le sol manque ! Arrête !... — Et c'est soudain
Le vertige du gouffre et le vent de la chute.

LES PAONS DE JUNON

Dans le jardin des Dieux, sous la chaude clarté
D'un couchant somptueux comme le paysage,
Junon, la fière épouse à l'opulent corsage,
Promène gravement l'orgueil de son été.

Ses femmes ont paré sa robuste beauté
Pour l'époux qui, ce soir, revient d'un long voyage ;
Mais un soupçon jaloux de son puissant visage
Altère la noblesse et la sérénité.

Et voici que là-bas, dressant sa tête altière,
Jupiter, drapé dans sa cape de lumière,
Vers l'Olympe attentif marche d'un pas égal,

Lorsqu'en l'apercevant, sur la terrasse bleue,
Les paons avertisseurs, ouvrant leur large queue,
Poussent un aigre cri, strident et conjugal.

A LA SICILE

(1909)

Belle île où la première idylle fut écrite
Entre l'azur du ciel et l'azur de la mer !
Sicile des bergers que chanta Théocrite,
Quel coup du sort te navre en ton printemps d'hiver !

Que le deuil est cruel dans la splendeur des choses !
Sous la douce clarté quel funèbre réveil !
L'acre odeur du charnier et l'haleine des roses
Montent d'un souffle égal vers l'indolent soleil.

Sous son temple écroulé, l'Amour, l'aile blessée,
En vain pour s'envoler fait de sanglants efforts...
Monstrueuse à ses fils la terre convulsée
D'elle-même, en s'ouvrant, ensevelit les morts.

O mère douloureuse et figée en statue,
Qui couvres de ton corps tes enfants atterrés,
Comme une Niobé vers l'archer qui les tue,
Tu lèves vers ton Dieu tes bras désespérés !...

Belle île dont le nom est si cher à la Lyre
Pour les rêves cueillis à tes lauriers en fleur,
Salut ! Ton agonie, ô belle île martyre !
Ajoute à ta beauté la beauté du malheur !

LA NOSTALGIE D'OVIDE

O poète en exil dont la verve s'éteint !
Chevalier pâle et triste, Ovide, tendre Ovide !
Comme le temps se traîne et que la vie est vide
Loin de la Ville illustre et du mont Palatin !

Hélas ! Le spectre blanc de ton dernier matin
Se lève dans le ciel lourd de neige livide,
Et sentant se briser ton pauvre cœur avide,
Tu meurs, les yeux tournés vers l'horizon latin !

O doux patricien dont les rimes lassées
Battent l'air étranger de leurs ailes glacées,
Salut ! Ma solitude a pitié de ton mal !

Mais je sais un chanteur dont la souffrance est pire :
Auguste ne l'a point banni de son empire
Et c'est un exilé dans son pays natal.

LES LITANIES DE MERCURE

O petit-fils d'Atlas et fils de Jupiter !
O flamme hermaphrodite éparse dans l'éther !
Ecoute-moi !

O volonté des Dieux, force souple et rusée,
Semblable aux doux serpents de ton beau caducée !
Affermis-moi !

O message vivant dont la terre et les eaux
Admirent les talons pareils à des oiseaux,
Avertis-moi !

Doux alcyon de l'air dont les brises amies
Bercent pour un moment les ailes endormies,
Caresse-moi !

Verve des Immortels, leur caprice et leur jeu.
Qui jaillis de leur arc, flèche aux barbes de feu,
Excite-moi !

Toi, le nerf de la guerre et l'or de l'escarcelle,
La ressource infinie et l'aide universelle,
Protège-moi !

Révélateur de joie, ô Dieu double et charmant,
Moral comme un outil et comme un instrument,
Enseigne-moi !

O toi qui nous apprends, dans un éclat de rire,
Le geste qu'il faut faire et le mot qu'il faut dire,
Inspire-moi !

Toi dont le doux danser mêle en ses entrechats
La minceur d'Arlequin à la grâce des chats,
Soulève-moi !

Toi qui présides aux tours d'adresse et qui arques
Les jambes des jongleurs et des gymnasiarques,
Assouplis-moi !

Toi qui, dans les tripots, d'un doigt preste et moqueur
Fais du pique du trèfle, et du carreau, du cœur,
Amuse-moi !

Toi dont le corps léger, baisé par Perséphone,
La nuit s'enroule autour des fils du téléphone,
Enchante-moi !

Toi qui, dans leurs marchés fleurant l'ambre et le suif,
Dresses l'Arménien à filouter le juif,
Réjouis-moi !

Dieu furtif, qui dans l'ombre où glissent tes chaussures
Endors les chiens de garde et charmes les serrures,
Rassure-moi !

Magicien fringant, vif comme un nœud d'anguilles,
Obligant procureur de rimes et de filles,
Seconde-moi !

Diplomate fertile en arguments adroits,
Qui démontres si bien que deux et deux font trois,
Prémunis-moi !

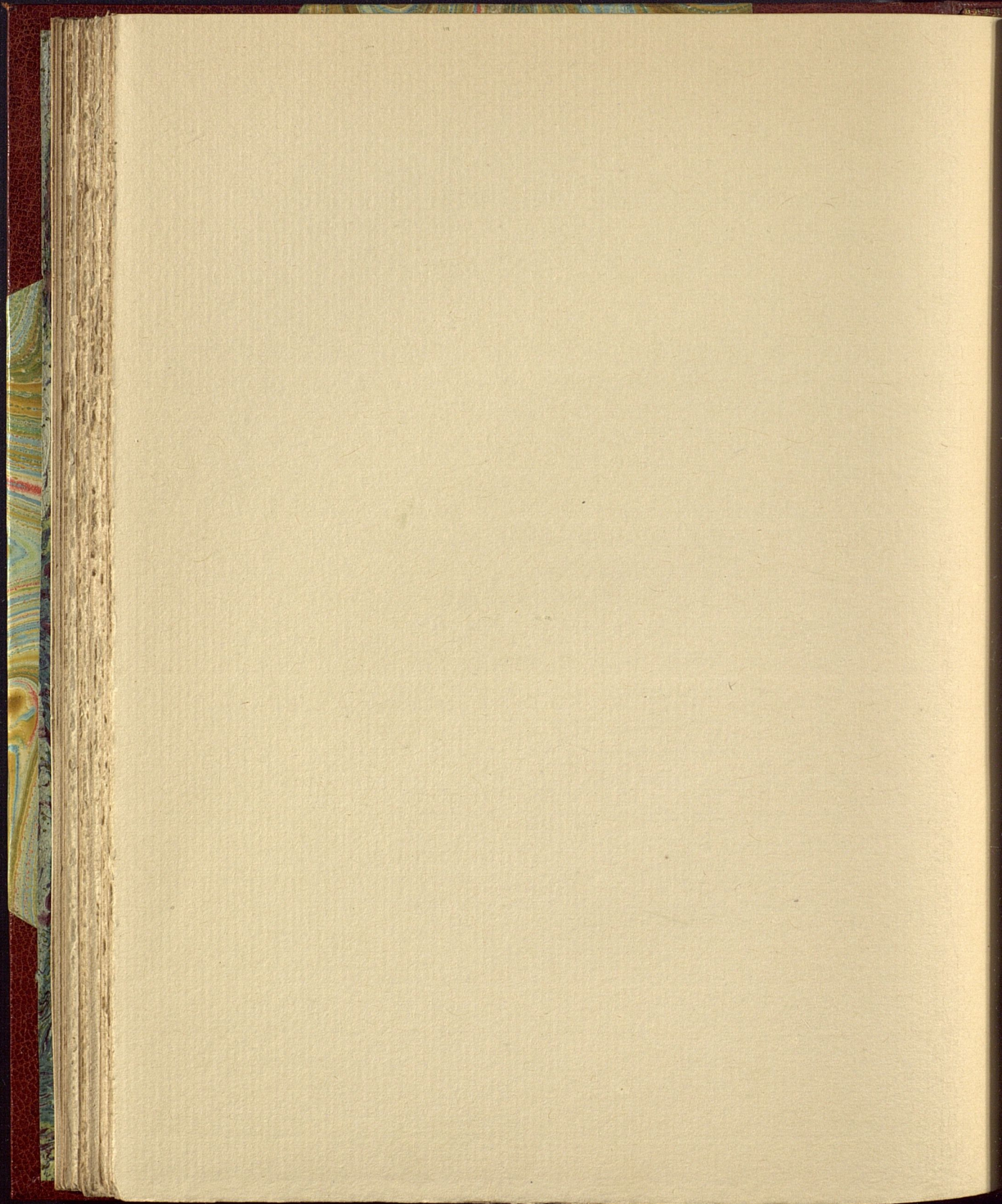
Toi qui dans l'agora sonore de harangues
Souffles les orateurs dont tu dorés les langues,
Exerce-moi !

Maître du subterfuge et roi de l'entregent,
Gambade, alacrité, malice, vif-argent !
Affine-moi !

Toi, l'esprit de finesse et le goût d'ironie
Qui seuls peuvent donner du talent au génie,
Allège-moi !

Prière.

O Dieu svelte coiffé du capet des bergers !
Si tu m'as reconnu parmi les étrangers
Et si mon chant, malgré ses faiblesses, t'agrée,
Incline sur mon front ta baguette sacrée
Et pour récompenser celui qui te comprit
Délie en même temps mon corps et mon esprit !
D'un cœur compatissant accueille ma demande :
Délivre mon parler de la lourdeur flamande
Et préservant mes vers du jargon redouté
Donne-moi la maîtrise avec la liberté !



HYMME A EROS

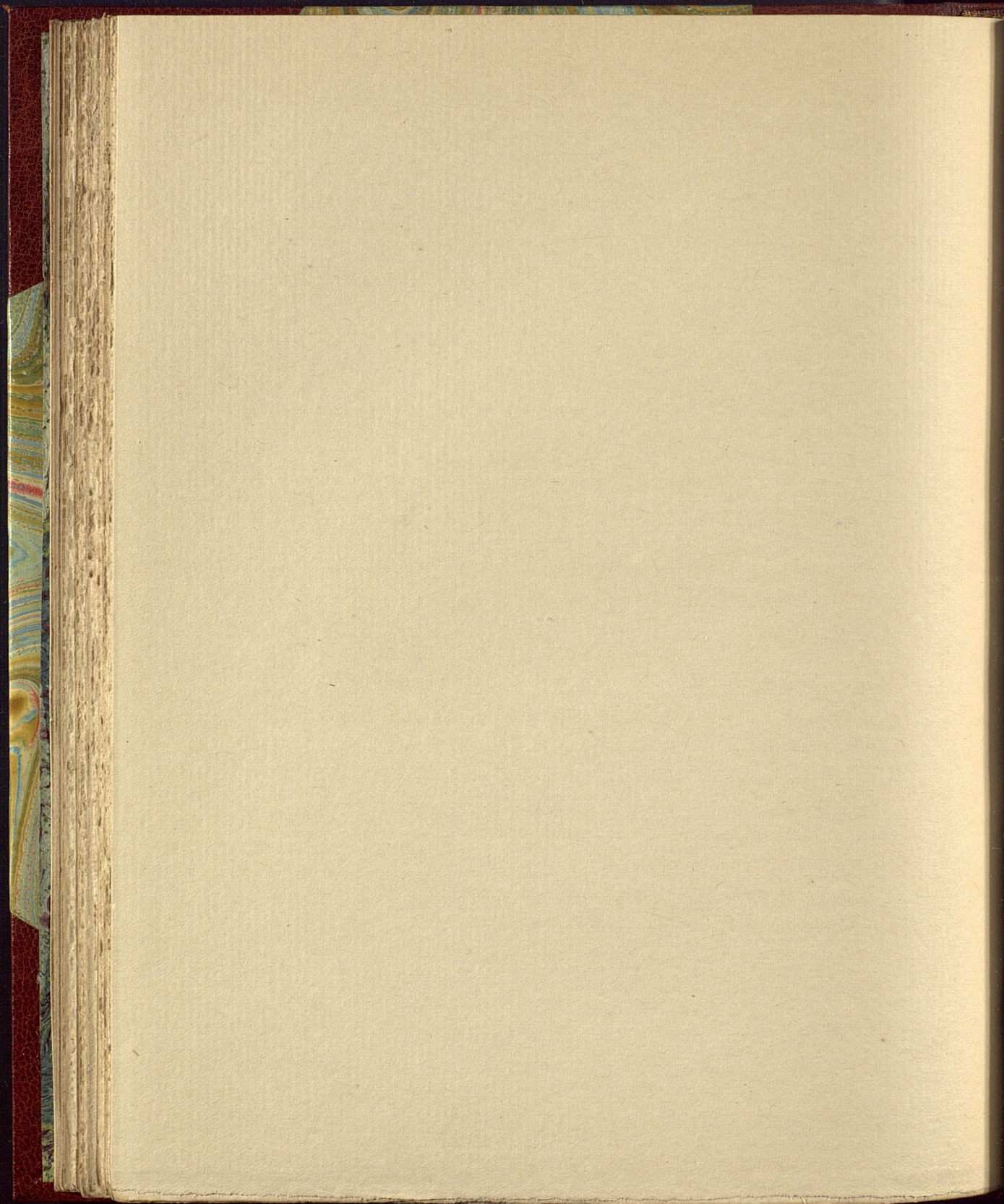
Eros ! ô Dieu sans qui tous les Dieux ne sont rien !
Toi qui lis dans le cœur des hommes, tu sais bien,
Maître voluptueux, que mes strophes fidèles
Empruntent leur cadence au rythme de tes ailes
Et leur secrète ardeur à ton mâle flambeau ;
Tu sais, Prince du feu ! qu'un jour de mon tombeau,
Où rêvera ma cendre exempte d'amertume,
Jaillira vers ton temple une flamme posthume ;

Eros! ô Dieu sans qui les autres ne sont rien!
Force du monde! Fleur des races, tu sais bien
Que parmi tout l'encens que te brûle la terre
Le mien est le plus pur et le plus solitaire,
Que je ne t'offre pas un culte partagé,
Que ta forme multiple est le seul Dieu que j'ai,
Tous les autres n'étant qu'un reflet de ta grâce!
Maître jeune et charmant que j'invoque à voix basse
Et qui réponds parfois à ton nom murmuré,
Dieu qu'on a mal compris, qu'on a mal adoré,
A la grandeur de qui l'on fait la part petite
En ne louant en lui que le fils d'Aphrodite!
Tu le sais bien, Eros! maître jeune et charmant,
O roi du sortilège et de l'enchantement,
Si d'aveugles rimeurs, captifs de l'ombre noire,
Ignorant ton essence, ont méconnu ta gloire
Et t'ont représenté comme un archer banal
Qui transperce les cœurs d'un geste machinal,
Interprète oublié du mystère et des rites,
Moi seul t'ai célébré comme tu le mérites,
Eros! Rêve innombrable! Innombrable soupir!
Baiser toujours tendu de l'éternel désir
Vers la claire beauté des êtres et des choses!
Qui vis dans notre joie à respirer les roses,

A caresser le col des souples alezans,
Eros ! dans la fraîcheur des longs muscats luisants,
Dans le velours chanteur des douces voix pâmées,
Et par les soirs en fleur, sous les sombres ramées,
Dans la rencontre, Eros ! de deux bouches d'amants !
O prince du délice et des ravissements,
Eros ! Charme du ciel, de la terre et de l'onde,
Torche à la crête d'or, illusion du monde,
Lumière faite enfant, ô volupté des Dieux,
Irrésistible attrait, aimant mystérieux,
Toi qui sais, en rendant magiques les ceintures,
Incliner à tes fins toutes les créatures,
Et verser de tes mains aux suaves reflets
Une ombre de beauté sur les fronts les plus laids !
O transfigurateur des apparences vaines,
Toi, le lait de nos corps et le sang de nos veines,
Souffle de nos poumons, ressort de nos genoux,
Flamme en qui nous vivons, flamme qui vis en nous,
Archer voluptueux aux lèvres toujours fraîches,
Toi qui n'as pas d'autre arc et n'a pas d'autres flèches
Que notre argile avide et nos sens embrasés !
O toi, notre génie ! ô toi, nos lents baisers !
Qui m'écoutes parfois d'une oreille lointaine,
Si parmi cette foule ingrate et puritaine

Dont l'avarice d'âme et l'obscène pudeur
Font un dieu sans amour de leur propre laideur,
J'ai réappris ton culte à la lyre endormie,
Si mon labeur évoque une pensée amie
Dans le cœur indulgent du Dieu que j'ai chanté,
Eros ! accorde-moi, comme un prix mérité,
Que mon soleil couchant ressemble à mon aurore,
Et que, l'ayant chanté, ma voix te chante encore,
Que rien de la splendeur de ce monde sacré
A mes yeux restés vifs ne soit décoloré,
Et dans mon âge mûr prolongeant ma jeunesse,
Que de moi-même encor tous les jours je renaisse
Pour louer ta beauté trouvant des vers nouveaux,
Et quand voudra la Mort arrêter mes travaux,
Sans déclin ni faiblesse, en proie aux nobles fièvres,
J'expire en souriant, ton doux nom sur mes lèvres !

Le Sang des Roses



LE MIROIR

Chez un brocanteur juif, dans l'ombre et la poussière,
Le miroir de Venise aux fleurs pâles s'éteint :
Un vieux casque a griffé le vif-argent du tain
Et du cristal magique altéré la lumière.

Jadis, aux jours heureux de sa clarté première,
Que de beaux yeux, couleur de rêve et de matin,
Et que d'ardents profils, riant à leur destin,
Mirèrent dans son eau leur grâce printanière !

Parmi tant de reflets qu'il voulut retenir,
Il en est un surtout dont le cher souvenir
Flotte encore aujourd'hui dans sa brume incertaine :

Elle était jeune, elle était belle, elle a passé!...
Il la conjure en vain dans son sommeil lassé
Et meurt du long regret d'une image lointaine.

LA FAUSSE ABSENCE

Que la joie est amère et que les pleurs sont doux !...

Le soir descend du ciel en fête.

L'oreiller garde encor la forme de ta tête...

O mes lèvres ! Souvenez-vous !

O mes lèvres ! Souvenez-vous !

Absente ou présente, qu'importe !

M'as-tu baisé, vivante, ou m'as-tu baisé, morte ?...

Que la joie est amère et que les pleurs sont doux !

Que la joie est amère et que les pleurs sont doux !...

O seins frais sous mes mains brûlantes !

Les ailes de la nuit battaient souples et lentes...

O mes mains ! Vous souvenez-vous ?...

O mon corps ! Vous souvenez-vous ?...

Le sommeil m'ouvre un clair royaume

Où fantôme exaucé j'enlace un cher fantôme...

Que la joie est amère et que les pleurs sont doux !

LA VRAIE ABSENCE

Par la fenêtre ouverte, à travers le feuillage
Se glisse un froid matin...
Chère âme ! Est-ce bien toi dont le pâle visage
Me semble si lointain ?

Après de mornes jours, hélas ! je me rappelle !
Perdus pour notre amour,
Je te retrouve enfin ! Mais l'absence est cruelle
Qui survit au retour !

En me revenant hier, douce tête légère,
Tu m'as dit : « Me voilà ! »
Je ne reconnais plus dans ta grâce étrangère
Celle qui s'en alla !

O triste nuit d'amour ! ferme tes ailes blêmes !
Mon pauvre cœur est las.
Une ombre est entre nous qui nous vient de nous-mêmes :
Nous ne la tuerons pas !

Et pourtant, je le sens, malgré la dure vie,
D'invisibles liens
Mystérieusement vont de toi, qui oublie,
A moi, qui me souviens !

C'est pourquoi, sans parler, dans la clarté chagrine
De ce matin glacé,
Je goûte, les yeux clos, sur ta jeune poitrine,
Le charme du passé.

LA LUNE SUR LES ROSES

D'après une image d'Edgar Poë

Regarde, ô mon bonheur ! la lune sur les roses !
Dans l'extase du cher jardin silencieux,
Leurs fiers visages blancs, jaunes, rouges et roses
Rêvent sous la clarté qui ruisselle des cieux.
Regarde, ô mon bonheur ! le visage des roses !

Tantôt, sous le soleil qui brûlait leur beauté,
Ce n'étaient que des fleurs, portant la mort en elles ;
Mais dans l'enchantement des pâles nuits d'été
Les roses d'un instant ont l'air d'être éternelles.
Leur grâce, sous la lune, est divine, l'été !

O visages de fleurs, ardents et taciturnes !
O calices gonflés d'un sanglot fraternel !
Quel poème d'amour, dans les jardins nocturnes,
De vos cœurs suppliants s'élève jusqu'au ciel !
O visages de fleurs, ardents et taciturnes !

O parfums de Mossoul ! ô silence enchanté !
O fiers visages blancs, jaunes, rouges et roses !
Une voix qui comprend votre ivresse a chanté !
Exauçant tout à coup la prière des roses,
O miracle ! on dirait que la lune a chanté !

Offre-moi, mon enfant ! la rose de ta bouche,
Epanouie aussi sous la lune d'été !
O mon dernier désir ! ô fleur tendre et farouche !
Souris parmi les fleurs dans la pâle clarté,
Et laisse-moi baiser les rayons sur ta bouche !

NUIT DE PROVINCE

La claire nuit de Mai sur la petite ville
Verse de sa main grise un sommeil vaporeux,
Et des lointains clochers qui se parlent entre eux
Les carillons d'argent tombent dans l'air tranquille.

Le veilleur indulgent fait sa ronde inutile :
Deux amants sont assis dans le vieux parc ombreux
Et la lune au front vert de ses rayons heureux
Frôle en son cours pensif leur caresse immobile.

Les platanes du mail et les grands maronniers
Échangent en secret leurs parfums printaniers;
Le puits en fer forgé rêve sous la ramure.

Et, dans la tendre paix que rien ne vient troubler,
Le Silence, penché sur la margelle obscure,
Contemple au fond de l'eau les étoiles briller.

LE PORTRAIT DE PHILIPPE WHARTON

Tenant de la main gauche une tendre houlette,
Dans le hall du manoir, en habits de berger,
Le calme adolescent aux yeux de violette
Pose d'un air pensif pour le peintre étranger.

Sous l'amoureux pinceau que la lumière enivre,
Fraîche comme un bouquet que l'on vient de cueillir,
L'image de l'enfant va commencer de vivre
Et le modèle, hélas ! ne peut plus que vieillir !

Cependant que le jour voluptueux expire,
Tous deux jettent, le maître au visage amaigri
Et l'enfant qui sourit d'un étrange sourire,
Sur la toile magique un regard assombri.

Ils écoutent tous deux, absorbés par leur rêve,
L'heure battre et mourir dans leur cœur qui se fend :
Wharton semble captif de l'œuvre qui s'achève
Et Van Dijck prisonnier des regards de l'enfant.

Connaît-il seulement l'âme obscure et fermée
Dont la fleur corporelle a tenté son savoir ?
Pour son pays natal, loin de la tête aimée,
Demain il partira sans jamais la revoir.

Il ne lira jamais dans ce cœur qu'il ignore,
Et quand il dormira dans son tombeau lointain,
D'autres de cet enfant verront un homme éclore,
D'autres le verront vivre et faire son destin !

Et peut-être l'enfant, à la fin de son âge,
Contemplant quelque jour son portrait puéril,
Du peintre aux belles mains qui peignit son image
Dira d'un air songeur : « Comment se nommait-il ? »

Ainsi dans le silence ému qui se prolonge
Le peintre longuement regarde le berger
Qui, levant à demi ses yeux couleur de songe,
A son tour longuement regarde l'étranger.

Quel est ce voyageur qu'on traite comme un prince,
Qui porte~~t~~ d'un corps fier la soie et le brocart,
Et dont la lèvre fine et la moustache mince
Ont des airs cavaliers à la Charles Stuart?

Qu'est-ce que ce sorcier qui vient des lourdes Flandres
Cueillir toute la grâce éparse autour de lui ?
Ce passant magnifique avec des yeux si tendres
Qui traversa son rêve et qui part aujourd'hui ?

Mais le page anxieux, pour mieux céler son trouble
Et l'étrange souci qui le ronge en secret,
Comme vers un miroir où lui sourit son double,
Se penche de nouveau vers l'attirant portrait.

Quel artifice obscur sur cette toile grise
A fixé plus charmant, plus chaste et plus rêveur,
Ce visage de fille aux lèvres de cerise
Dont nulle bouche encor n'a goûté la saveur ?

Ne lui vole-t-on pas sa chevelure blonde,
Ses prunelles où luit la candeur du ciel bleu,
Son printemps ébloui de lui-même et du monde
Et son âme d'enfant dont il doit compte à Dieu ?

Et le frêle lien magique qui le lie
A ce pâle enchanteur qu'il ne reverra pas,
Le peintre, en quel jardin de France ou d'Italie,
Va-t-il, à son insu, le briser sous ses pas ?

Ils se taisent tous deux, le modèle et le maître,
L'un de l'autre à la fois et si loin et si près !
Et vers les cieux futurs, sans même se connaître,
Dans la paix du couchant se croisent leurs regrets.

LA NUIT DE LA SAINT-JEAN

O Nuit de la Saint-Jean! Voici tes feux sans nombre
Dans la campagne amie allumés un à un!
L'âme du jeune été s'épanouit dans l'ombre
Où les lilas de Perse exhalent leur parfum.
O Nuit de la Saint-Jean! Voici tes feux sans nombre
Dans la campagne amie allumés un à un!

O Nuit de la Saint-Jean ! La plus belle de toutes !
Qui palpites encor de l'adieu du printemps !
Que ton charme est puissant et comme tu veloutes
Les baisers échangés sous les rameaux flottants !
O Nuit de la Saint-Jean ! la plus belle de toutes !
Qui palpite encor de l'adieu du printemps !

Mon cœur tendre et païen te fête chaque année
Et chante pour lui seul comme un enfant joyeux.
O Nuit qui viens à nous de tes feux couronnée,
Les mains pleines de fleurs dont tu flattes nos yeux.
Mon cœur tendre et païen te fête chaque année
Et chante pour lui seul comme un enfant joyeux.

Le vin du souvenir dont l'ivresse est conteuse
Avec ta grâce, ô Nuit ! dans ma coupe est versé !
N'entends-tu pas monter de l'écume chanteuse
Vers ta robe d'argent un air du temps passé ?
Le vin du souvenir dont l'ivresse est conteuse
Avec ta grâce, ô Nuit, dans ma coupe est versé !

O Nuit de la Saint-Jean! Lorsque je vins au monde,
Tes feux lointains aussi s'allumaient un à un ;
Ton ombre frissonnait d'une douceur profonde
Et les lilas de Perse exhalaient leur parfum.
O Nuit de la Saint-Jean! Lorsque je vins au monde,
Tes feux lointains aussi s'allumaient un à un!

Dans le silence heureux de la ville endormie
L'heure au timbre fêlé tombait des noirs clochers.
Le long des vieux jardins, vers la campagne amie,
La rivière fuyait sous les saules penchés.
Dans le silence heureux de la ville endormie
L'heure au timbre fêlé tombait des noirs clochers.

Le vent, voluptueux d'avoir frôlé les roses,
Suspendait sa paresse aux branches du bouleau,
Et la lune pensive, amoureuse des choses,
Caressait doucement leur image dans l'eau.
Le vent, voluptueux d'avoir frôlé les roses,
Suspendait sa paresse aux branches du bouleau.

L'azur pâle luisait comme une perle grise
Et la terre et le ciel n'étaient plus qu'un baiser.
Quelque chose d'ailé soupirait dans la brise
Qui sur toutes les fleurs cherchait à se poser.
L'azur pâle luisait comme une perle grise
Et la terre et le ciel n'étaient plus qu'un baiser!

Avec tes feux lointains, tes parfums, tes murmures,
Et tout l'amour épars dans ton ombre d'argent,
Les roses du jardin, le frisson des ramures,
Tu pénétrais mon âme, ô Nuit de la Saint-Jean!
Avec tes feux lointains, tes parfums, tes murmures,
Et tout l'amour épars dans ton ombre d'argent!

Vous qui m'avez donné, pour la vie incertaine,
Un cœur farouche et doux d'enfant prédestiné!
Dites, le saviez-vous, ô ma mère lointaine
Dont je vois sur mon front le visage incliné!
Vous qui m'avez donné, pour la vie incertaine,
Un cœur farouche et doux d'enfant prédestiné!

Saviez-vous que ce cœur serait un cœur de guerre,
Saviez-vous que ce cœur serait un cœur d'amour?
Que vivant dans la flamme, altéré de lumière,
Battant de volupté jusqu'à son dernier jour,
Saviez-vous que ce cœur serait un cœur de guerre,
Saviez-vous que ce cœur serait un cœur d'amour,

Qu'il envelopperait d'harmonie et de nombre
Les chères visions de cette nuit d'été,
Et qu'allumant son rêve à ces feux qui dans l'ombre
Fêtaient la vie ardente et son éternité,
Il envelopperait d'harmonie et de nombre
Les chères visions de cette nuit d'été?

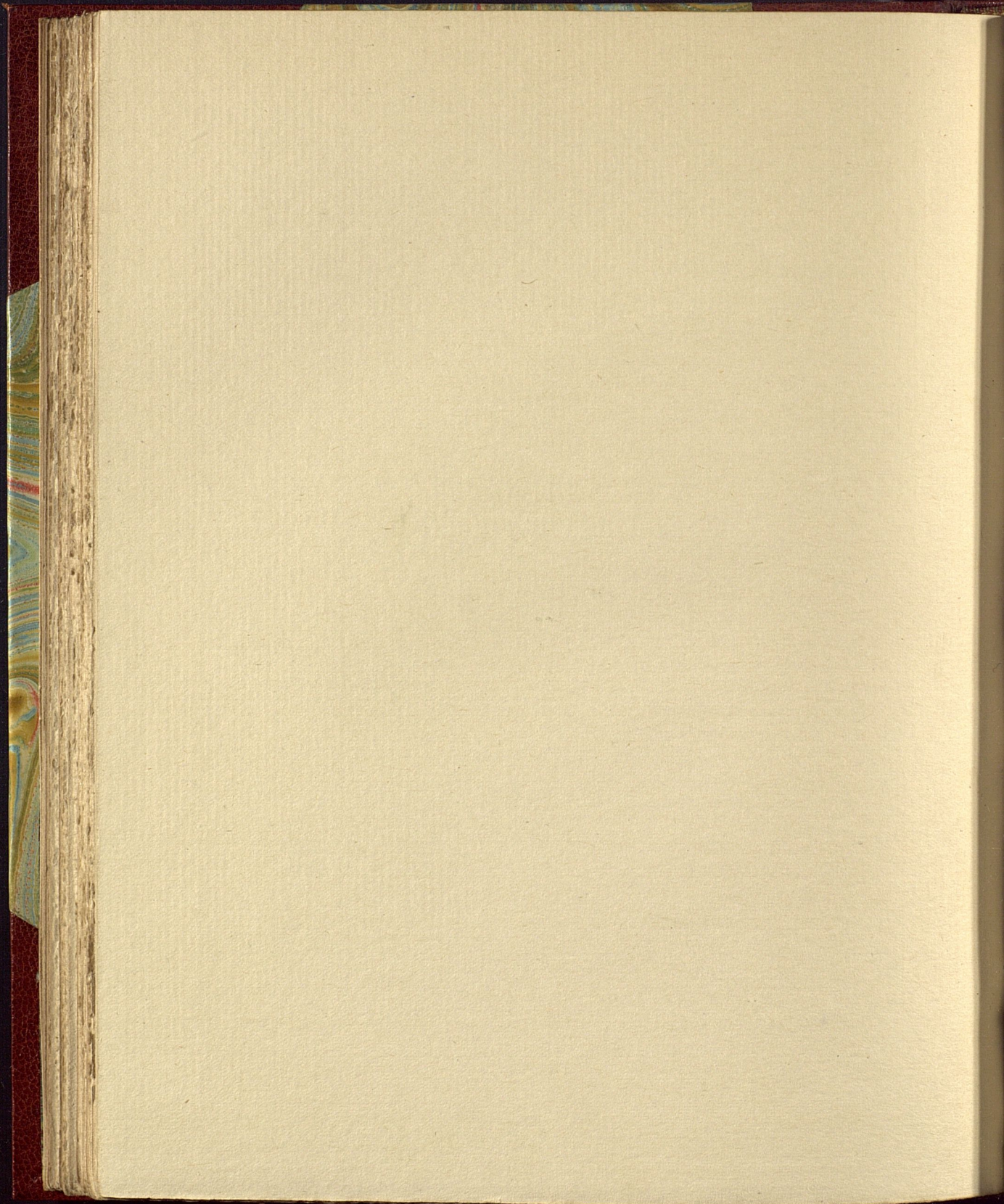
O Nuit de la Saint-Jean! qui reviens, chaque année,
Réchauffer de tes feux mon cœur tendre et païen!
Salut! ô belle Nuit de flammes couronnée!
Je suis joyeux de vivre et ne regrette rien!
O Nuit de la Saint-Jean, qui reviens, chaque année,
Réchauffer de tes feux mon cœur tendre et païen!

Je ne regrette rien, car j'ai su, face à face,
Défier le hasard et braver le destin.
Mon œuvre est terminée, et, que le Temps l'efface,
Ou qu'il l'ombrage un jour du vert laurier latin,
Je ne regrette rien, car j'ai su, face à face,
Défier le hasard et braver le destin!

Et quand viendra la Mort me baiser sur la bouche,
Si tu veux que je meure avec sérénité,
Répands, ô belle Nuit! sur ma funèbre couche
Les parfums et les fleurs de la Saint-Jean d'été!
Lorsque viendra la Mort me baiser sur la bouche,
Si tu veux que je meure avec sérénité,

Que mon dernier soupir soit un soupir de joie,
Alors, ô belle Nuit, ô Nuit de la Saint-Jean!
Verse sur mon chevet ta flamme, et que je voie,
A travers la vapeur de ta robe d'argent,
En un rêve éperdu de lumière et de joie,
Tes feux briller dans l'ombre, ô Nuit de la Saint-Jean!

TABLE DES MATIÈRES



La Frise empourprée.

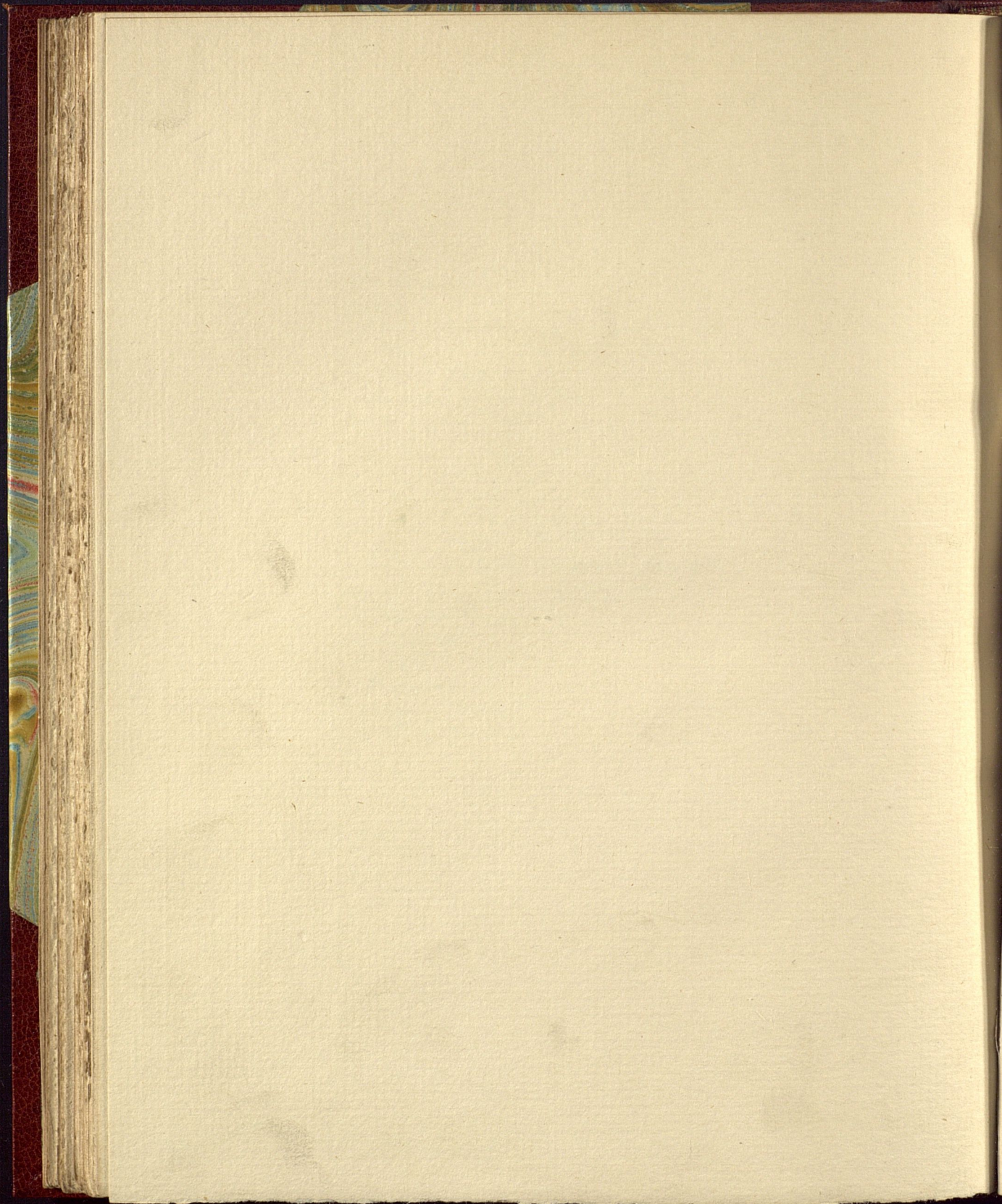
La Frise empourprée	9
Pallas Vengée	11
La Première Rose	17
La Naissance de Vénus	19
La Sieste divine	21
Au Tombeau d'Hyacinthe	23
Le Secret du Sphinx	27
Pan.	31
La Naissance d'Arès	33
Le Triomphe de l'Amour.	35
La Maléfice	39
Matres Dolorosæ	41
La Plainte d'Amphitrite	45
Le Cruel Été.	47
Les Voix cimmériennes	49

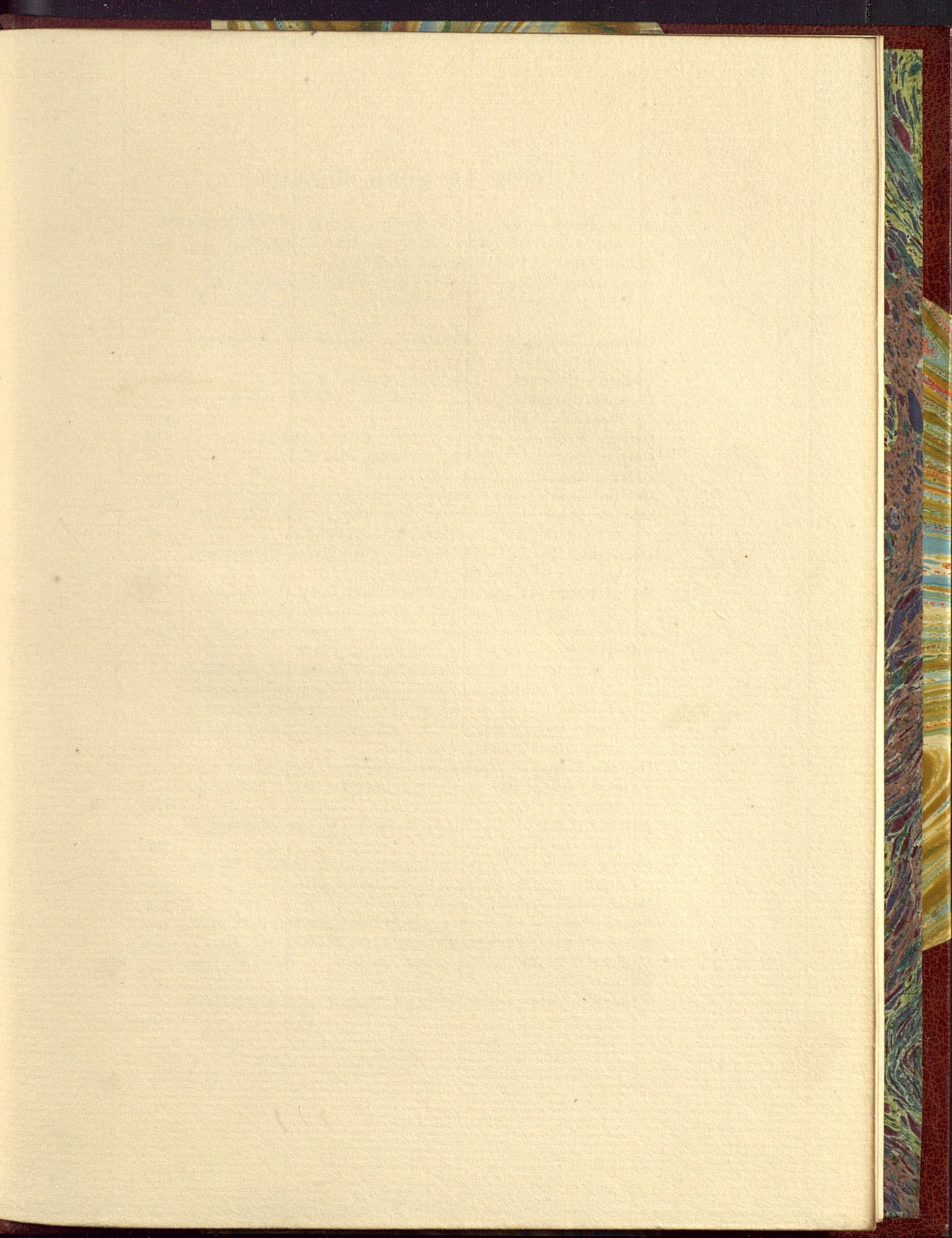
Le Viol	55
Art poétique	57
Ganymède	59
Une Image d'Anacréon	61
Le Piège	63
Les Paons de Junon	65
A la Sicile	67
La Nostalgie d'Ovide	69
Les Litanies de Mercure	71
Hymne à Eros	77

Le Sang des Roses.

Le Miroir.	83
La Fausse absence	85
La Vraie absence	87
La Lune sur les Roses.	89
Nuit de province	91
Le Portrait de Philippe Wharton	93
La Nuit de la Saint-Jean.	97

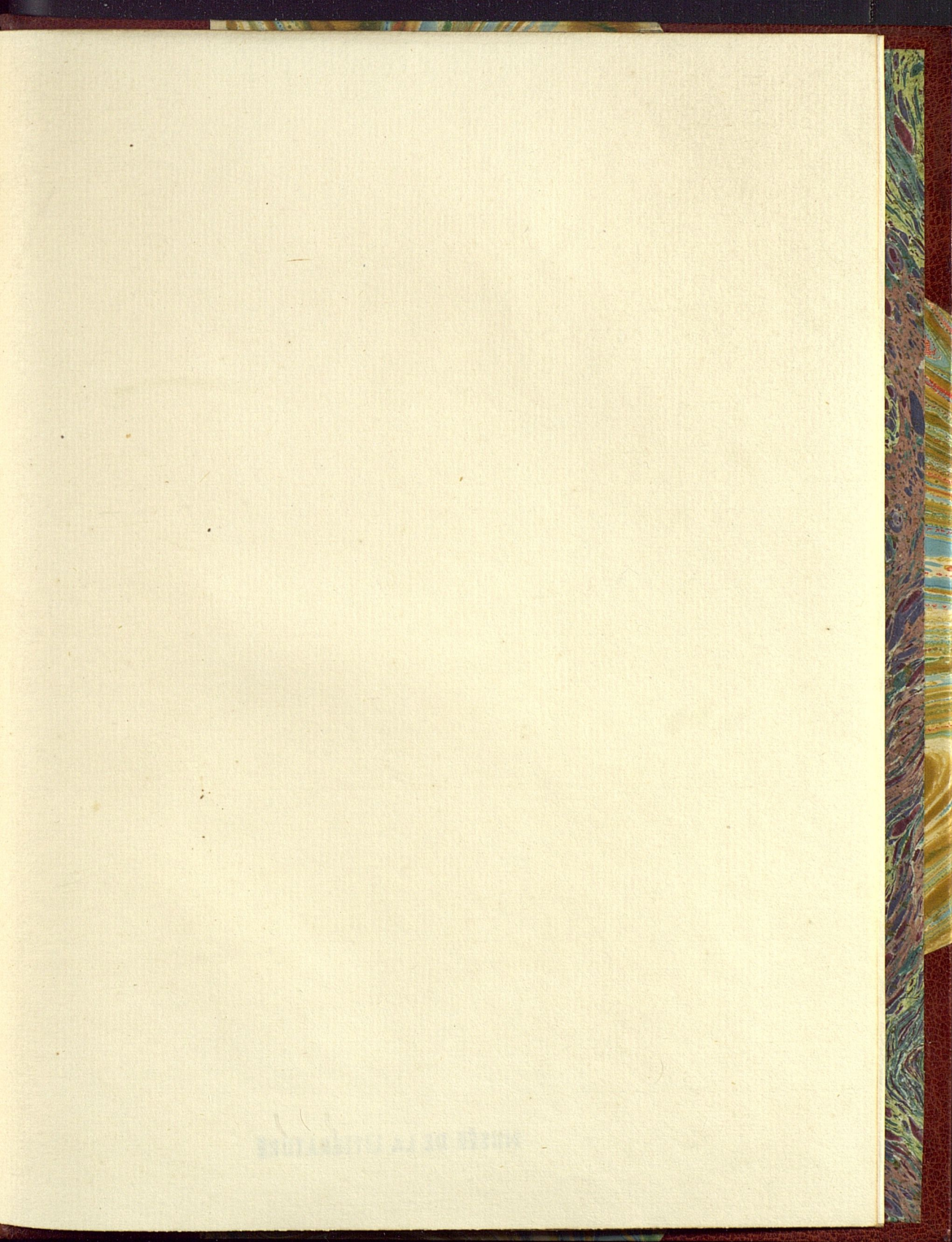
*Des presses de
Madame Veuve Monnom
Bruxelles.*





CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

- André (Paul).** — *Contes de la Boîte*, 1902. In-8°; illustré de cinq planches, d'après les dessins originaux de Maurice Romberg . . . 3 50
- André (Paul).** — *Vieilles amours*, 1896. In-12 . . . 3.50
- Bonmariage (Sylvain).** — *Fleurs de vie*. Poèmes, 1907. In-12. . . 3.50
- Bouché (Ferdinand).** — *Chrysalides*, 1910. In-12. Édition du Masque. . . 3.00
- Daänson (Edouard)** — *Frédégonde*. Tragédie Shakespearienne en cinq actes, 1906. In-12 . . . 2.00
- Daänson (Edouard).** — *Les poèmes vivants*, 1906. In-12. . . 2.00
- Daänson (Edouard).** — *Le Nain-Jaune*, comédie satirique en cinq actes, et en vers, 1909. In-8° . . . 3.50
- Delacre (Jules).** — *Les roses blanches*. Poèmes, 1906. In-18 . . . 2.00
- Delacre (Jules).** — *L'offertoire*. Poésies, 1905. In-12. . . 2.00
- Delattre (Louis).** — *Avril*, 1908. In-12 . . . 3.50
- Delville (Jean).** — *Le frisson du sphynx*. Poésies, 1897. In-8° . . 3.00
- Delville (Jean).** — *Le mystère de l'Évolution ou de la Généalogie de l'homme d'après la Théosophie*, 1905. In-8°. . . 2.00
- Dominique (Jean).** — *Les Enfants et les Livres*. (Conférence), 1911. In-12. Édition du Masque. . . 2 00
- Gilkin (Iwan).** — *Savonarole*. Drame, 1906. In-12. Ouvrage ayant obtenu le prix quinquennal de littérature dramatique . . . 3.50
- Gille (Valère).** — *La Corbeille d'octobre*. Poésies, 1902. In-8°. . . 3.00
- Gille (Valère).** — *Le joli mai*. Poésies, 1905. In-8°. . . 1.25
- Goffin (Arnold).** — *La légende de Saint-François d'Assise*, écrite par trois compagnons, publiée pour la première fois dans sa véritable intégrité par les RR. PP. Marcellino da Civezza et Teofilo Domenichelli, O. M. — Traduction, introduction et notes d'Arnold Goffin, 1902. In-12 . . . 3.50
- Hellens (Franz).** — *Massacrons les innocents*. Pièce en un acte, ornée d'un dessin de Georges Lemmen. In-12. Édition du Masque. . . 2.00
- Jottrand (Lucien).** — *Croquis du Nord* (Nordland-Finmark — Spitzberg). In-12. . . 3.50
- Piérard (Louis).** — *En Wallonie*. Orné de trois dessins de Jacques Ochs — André Blandin — Pierre Paulus, 1911. In-12 . . . 3.00
- Spaak (Paul).** — *Kaatje*, 1908. In-8° . . . 3.50
- Spaak (Paul).** — *La Madone et la Dixième Journée*, 1908. In-8°. . 3.00
- Spaak (Paul).** — *Voyages vers mon pays*. Poésies, 1907. In-12 . . 3.50
- Verhaeren (Emile).** — *Les lettres françaises en Belgique*, 1907. In-8°. . . 1.00
- Vermeylen (Aug.).** — *Les lettres néerlandaises en Belgique depuis 1830*. In-8°. . . 1.00



MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

